

Nuit d'éveil à Sainte-Anne

Publication accompagnée de cinq portraits
de Laurent DANCHIN par Jean-Luc GIRAUD

Laurent Danchin

**NUIT D'ÉVEIL
À SAINTE-ANNE**

MYCE
LIUM

MYCELIUM

Pour Danielle et Raïssa

Nuit d'éveil à Sainte-Anne	9
Alain Golomb « Mon premier vrai livre »	105
Lettre à l'ami américain	111
Alain Golomb Hommage à Laurent Danchin	135



MES PARENTS - MA FAMILLE

Du jour au lendemain, il m'est tombé dessus une histoire terrible que j'aimerais vous raconter. Pas pour vous perturber avec le terrible – la vie est déjà assez difficile en soi –, mais pour m'aider moi-même, et vous-même, à le supporter.

Avez-vous remarqué d'ailleurs ce paradoxe étonnant que, sur cette planète, le tragique est à la fois ce qui est le plus banal et le plus répandu ? Des catastrophes naturelles aux chiens écrasés, de l'abomination des guerres aux mille formes que peuvent prendre le malheur, la cruauté ou l'accident. De même la splendeur du monde, nous cessons de la percevoir tant la nature est généreuse et la répand à profusion autour de nous, et nous marchons littéralement sur le miracle de la beauté dont elle nous fait cadeau tous les jours, comme une brute à demi ivre piétinerait les plates-bandes d'un jardin des merveilles qu'on l'aurait par erreur laissé traverser sans précautions. Car les choses sont ainsi faites que la beauté et la générosité de la nature, seuls peuvent en prendre vraiment conscience ceux qui sont eux-mêmes assez artistes, assez sensibles, et capables d'un même niveau de générosité.

Pour des raisons obscures, très anciennes, j'ai toujours cru que je ne commencerais vraiment à écrire qu'à la mort de mes parents et, bon fils, j'ai donc beaucoup traîné en route. Mais j'appartiens à une famille d'immortels et, comme dans *L'Automne du patriarche* de Gabriel García Márquez, ma grand-mère, qu'on appelait Aroué, et qui tenait le rôle du chef de la tribu, est morte à 102 ans, tandis qu'au moment où j'écris ces lignes, j'ai encore mes deux parents : bientôt 95 et 97 ans. J'ai toujours eu aussi en tête l'exemple de Marcel Proust qui, pour s'engager enfin dans sa *Recherche du temps perdu*, enfermé dans sa fameuse chambre tapissée de liège, dut attendre l'effondrement du monde de son enfance, que la guerre de 1914 allait balayer peu après. Pour moi, les choses se seront donc arrangées d'une manière un peu différente, suivant un autre scénario, et dans un troublant brouillage de l'ordre des générations.

« La mort ne choisit pas son jour ! », disait sèchement ma grand-mère à ma mère, qui s'était plainte que l'enterrement d'un oncle tombait un jour qui ne l'arrangeait pas.

À Besançon, où je suis né, juste après la guerre, il y a presque 70 ans, mes parents faisaient de la résistance. Comme la plupart des résistants, ils étaient très jeunes : à peine 25 et 23 ans. Mon père, pourtant gravement tuberculeux, était entré, à Paris, dans le réseau de Jacqueline Pardon, la future femme de Jacques Lusseyran, le résistant aveugle de *Défense de la France*, qu'un best-seller a fait d'abord sortir de l'ombre aux USA¹, avant qu'un journaliste français ne lui consacre un récit romancé plus récemment².

Enceinte de mon frère puis de ma sœur aînés, ma mère profitait de ses courses pour mettre dans les boîtes aux lettres des tracts antiallemands. Mon père, lui, prof d'anglais au lycée de Besançon, recevait par paquets de mille les publications de *Témoignage chrétien*, imprimées à Lyon et à Rodez où, à la même époque, mon ami le psychiatre Gaston Ferdière avait la charge d'Antonin Artaud³.

Mille brochures interdites dans un petit appartement, le danger était immense et il fallait, pour les diffuser, faire confiance à des dizaines d'inconnus, ce qui multipliait les risques⁴. Une nuit, une fausse alerte les avait obligés à cacher les journaux dans le berceau même de mon frère.

1. *And There Was Light: Autobiography of Jacques Lusseyran, Blind Hero of the French Resistance* (Morning Light Press, Sandpoint, 1998).

2. Jérôme Garcin, *Le Voyant*, Paris, Gallimard, 2015. *Défense de la France* est devenu *France-Soir* à la Libération.

3. Voir Roumieux (André) et Danchin (Laurent), *Artaud et l'asile*, Paris, Séguier, janvier 2015.

4. Fondés en novembre 1941, à Lyon, par le père Pierre Chaillot (1900-1972), dont le nom de « Juste parmi les Nations » figure au mémorial de Yad Vashem, à Jérusalem, les *Cahiers du Témoignage chrétien* étaient, à l'origine, de petites brochures, de format 13,5 x 21 cm, consacrées chacune à un thème particulier (le nazisme, la décolonisation, le problème palestinien, la politique de l'Église, etc.). C'est en mai 1943 qu'ils prirent le format du journal, sous le titre de *Courrier français du Témoignage chrétien*.

– Mais vous n’aviez pas peur ? ai-je demandé tout récemment à mes parents.

– Si, on mourait de peur, m’a répondu mon père en riant.

Et ma mère, sur le même ton :

– Mais, tu sais, on était très jeunes !

De naturel plutôt casse-cou dans mon enfance, ayant tendance, face au danger, à faire le matamore, et aimant même, à l’occasion, effrayer mon entourage en faisant des acrobaties au bord du vide, je me suis longtemps considéré comme le trouillard de la famille, plus téméraire que courageux : je ne sais pas si j’aurais été capable, à l’époque, de faire preuve d’un tel sang-froid.

– Tu connaissais Jacques Lusseyran ? ai-je demandé à mon père, surpris de ne l’avoir jamais entendu prononcer son nom.

– Évidemment ! Sa femme était ma copine : c’est elle qui m’a fait entrer dans la Résistance. J’étais à la JEC⁵, elle dans la JEC féminine, à l’époque c’était séparé.

– Mais tu l’as bien connue, Jacqueline Pardon ?

Un nom pareil, pour une militante catholique, ça ne s’invente pas ! Car cette femme remarquable, qui par la suite fut arrêtée, avec Geneviève de Gaulle, à la librairie *Au Vœu de Louis XIII*, une des principales boîtes aux lettres de la Résistance à Paris, était un des piliers du GCL, le Groupe catholique des lettres, où mes parents, tous deux étudiants, s’étaient rencontrés à la Sorbonne sous l’Occupation. Et ces initiales, GCL, sans m’attarder à les

5. Jeunesse étudiante chrétienne, mouvement fondé en 1929, comme la branche universitaire du christianisme social et qui prit position pour la défense des Juifs et contre le nazisme dès 1935, jouant ensuite un rôle très actif dans la Résistance.

comprendre, je les ai souvent entendu prononcer dans mon enfance, où elles faisaient partie de la petite légende familiale puis ont vite été reléguées au rayon « bondieuseries anciennes », sous les strates de ma mémoire.

Curieusement, c'est dans *Global Village*, le dernier ouvrage de Marshall McLuhan, le spécialiste canadien des médias⁶, que j'ai pour la première fois, en février 2013, entendu parler de Jacques Lusseyran, dont il cite avec admiration le petit livre de mémoires intitulé *Et la lumière fut*, où ce résistant français, aveugle par accident depuis l'âge de 8 ans, explique comment on lui confiait tous les volontaires aspirant à entrer dans son réseau, pour un entretien de quelques dizaines de minutes, destiné à tester si l'on pouvait se fier ou non à leur engagement⁷. Il ne se trompait jamais, et c'était donc sur l'acuité de perception d'un aveugle que reposait toute la sécurité du réseau⁸. Par la suite, arrêté lui aussi, il fut un des seuls rescapés de Buchenwald, qu'il vécut, et raconta, en aveugle également. Puis il partit enseigner la littérature aux États-Unis et, de retour en France, mourut, avec sa troisième épouse, dans un accident de voiture, en 1971, à l'âge de 47 ans. Et l'on n'aurait sans doute plus jamais entendu parler de lui si deux ouvrages ne lui avaient été consacrés, l'un en France, l'autre aux États-Unis, mais aussi un documentaire dont le hasard me fit rencontrer la réalisatrice, Joëlle Van Effenterre, alors que je collaborais avec elle à un film sur l'art brut⁹. Un résistant catholique, en France, ça fait ringard et ça n'intéresse personne. Depuis longtemps, ce sont les communistes qui ont surtout monopolisé la mémoire.

6. Marshall McLuhan & Bruce R. Powers, *The Global Village – Transformations in World Life and Media in the 21st Century*. Oxford University Press, New York – Oxford, 1989.

7. *Et la lumière fut*, Paris, La Table Ronde, 1953, rééd. Éditions du Félin, 2005.

8. Une seule fois, un traître, Elio Marongin, fut engagé par lui, erreur fatale qui entraîna la rafle de tout le réseau. Cet étudiant en médecine était en fait un informateur de la Gestapo.

9. Voir : *Défense de la France – Histoire d'un journal et d'un mouvement clandestins*. Un film écrit et réalisé par Joëlle van Effenterre. L'Harmattan et Mallia Films, 2009. Également : *Marcel Storr, peintre clandestin*, V2LAM productions, 2013.

Les prolos, pas les bourgeois : Guy Môquet, pas les Martyrs de Buffon¹⁰.

Mais je voulais en savoir davantage sur ce Jacques Lusseyran et cette Jacqueline Pardon que je n'avais jamais entendu mentionner dans ma famille, et j'ai tenté *in extremis* d'arracher à la mémoire de mes parents quelques détails supplémentaires. Sur Lusseyran d'abord, dont un passage des mémoires, repris par McLuhan, m'avait frappé, celui où il explique que dans le monde mental d'un aveugle, qui a d'abord été voyant, le surdéveloppement, par compensation, des sens qui lui restent, parce qu'il est privé de tout contrôle du monde extérieur, peut aboutir à une forme d'intoxication mentale, proche de la paranoïa.

– Oui, il était sûrement paranoïaque, a aussitôt, sans nuances, confirmé ma mère, qui l'avait trouvé susceptible et orgueilleux quand, après la guerre, ils avaient rendu visite aux Lusseyran, dans leur appartement du boulevard Raspail, où ils élevaient leurs trois enfants.

– Après, ils ont divorcé et il est parti aux États-Unis. Il n'était pas du tout, comment dire... il n'était pas souple.

Pour ma mère, il n'y a jamais eu de plus grand péché que de se croire supérieur aux autres, ou, pire, de faire sentir aux autres leur infériorité, et c'est parce qu'à l'époque mes parents l'avaient trouvé sans doute prétentieux et hautain, et en avaient gardé une mauvaise impression, qu'il avait dû automatiquement, lui et sa première épouse, être rayé de la liste de leurs bonnes relations.

10. Rappelons les noms de ces six héros, fusillés au stand de tir de Balard le 8 février 1943 : Jean-Marie Arthus, Jacques Baudry, Pierre Benoît, Pierre Grelot, Lucien Legros et Michel Agnellet. Leurs lettres d'adieu à leurs parents, le jour de leur exécution, sont à pleurer. Tous étaient passés à la lutte armée avec les FTP. Par la suite, une guerre mémorielle honteuse tenta d'exploiter à des fins politiques le souvenir des deux enseignants qui les avaient influencés : le prof de lettres Raymond Burgard, fondateur du réseau Valmy, et Alfred Péron, le prof d'anglais, membre du réseau Gloria, fondé à Nantes par la fille du peintre Francis Picabia, et qui comptait parmi ses membres l'écrivain Samuel Beckett.

Soudain mon père, tout recroquevillé sur son fauteuil, devant son déambulateur qui ne le quitte jamais, relève la tête, manifestement amusé :

– Elle, c’était une fille fantastique ! Elle sonnait à deux heures du matin : il fallait qu’on héberge deux commandos, qui débarquaient du train avec deux grosses valises pleines de mitraillettes et de choses comme ça !

– Quoi ? Vous hébergiez des commandos ?

Ma mère :

– Oui, des gens qui tuaient avec un couteau, mais ils étaient charmants comme tout, gentils et bien élevés, tu vois. J’avais même un paquet de biscottes que je leur ai donné.

Mon père (hilare, reprenant sa phrase avec ironie) :

– Des gens qui tuaient avec un couteau mais qui étaient charmants comme tout !

Il fait le geste. J’en suis stupéfait ! Comment ? Mes parents, bons catholiques, avaient hébergé chez eux, dans l’appartement de Besançon où je suis né, des résistants égorgeurs !

– Et elle est venue souvent chez vous, Jacqueline Pardon ?

– Elle venait quand elle avait des missions. Et, je me rappelle, elle piquait des fous rires. C’est elle qui nous a amené un jour le commandant Monod, par exemple, un interne en médecine, qui dirigeait tout le maquis FFI de la région¹¹.

11. Claude Monod (1917-1945) était le fils du chirurgien Robert Monod (1884-1970), qui joua ensuite un rôle important dans la libération de Paris. Lui-même devait diriger le maquis FFI de la région D (Bourgogne/Franche-Comté) de mai à septembre 1944. Il fut tué dans les Ardennes le 2 avril 1945, à l’âge de 28 ans. Il avait sous ses ordres environ 25 000 hommes.

– Il a été tué dans les Ardennes, précise alors mon père, qui connaissait bien l'endroit pour y avoir passé toutes les vacances de sa jeunesse, dans une sorte de maison de retraite tenue par des bonnes sœurs, au sein d'un hameau perdu dont le nom m'a toujours paru fantastique : les Hauts-Buttés.

Mais mon père est déjà retombé dans sa léthargie. Je demande donc à ma mère :

– Ce commandant Monod, quel souvenir vous avez gardé de lui ?

– Un type formidable ! D'abord, un beau garçon, très bien à tous les points de vue. Parce que, tout ça, il faut bien se dire que c'étaient des gens très jeunes, c'est ça qui est effrayant ! Il venait chez nous pour être un peu au calme, pour discuter un moment autour d'une tasse de thé.

À l'origine, quand mes parents s'étaient rencontrés, à Paris, mon père faisait surtout partie d'une filière de faux papiers, pour sauver, entre autres, des familles juives, auxquelles il fallait fournir, avec tout un système de tampons artisanaux et de vraies cartes volées, des certificats de baptême et un état civil imaginaire avec dates et lieux de naissance choisis soigneusement dans de petits villages dont on savait les archives brûlées ou perdues depuis longtemps. Ma mère se souvient encore qu'ils avaient sauvé ainsi les deux filles d'un maroquinier parisien du XVIII^e arrondissement. Sans compter tous ceux qui voulaient échapper au STO.

Mon père, à nouveau hilare :

– C'étaient tous des normaliens, le STO a beaucoup recruté pour la Résistance !

Ce jour-là, j'ai appris aussi incidemment qu'à Besançon mon père servait de boîte aux lettres à un autre résistant catholique, Jean-Pierre Chartier, lequel devait plus tard, en janvier 1950, avec sa

femme, la journaliste Janick Arbois, participer à la fondation de Télérama¹². Mais finalement, la veille du débarquement, à peine un mois après la naissance de mon frère aîné, leur premier enfant, mes parents furent obligés de fuir la ville pour se réfugier à Port-Lesney, un petit village du Jura, au bord de la Loue, portant le nom de port parce que c'est de là que l'on faisait dériver sur l'eau les grands pins de la forêt de Joux destinés à servir de mâts à bateaux.

Un épisode rocambolesque dont j'ai entendu mille fois le récit dans mon enfance. Mon père, d'abord contacté par les FTP, avait reçu un responsable du groupe adverse des FFI, qui lui avait donné ce conseil : « Ne reste pas dans la boucle du Doubs, tu vas être coincé. Et là-bas on aura besoin de toi pour les parachutages anglais. » Il avait donc trouvé asile, avec toute sa famille, venue exprès de Paris, dans un hôtel-restaurant inénarrable, l'hôtel Bonjour, qui s'avéra en fait être un nid de collaborateurs et de résistants. Mais de la terrasse de l'hôtel, aimait raconter mon père, quand on commandait une truite, le fils de l'hôtelier allait chercher sa canne à pêche et la pêchait devant vous. Un détail qu'il mentionnait au passage, comme un simple souvenir de vacances amusant.

Parce qu'il était anglophone, mon père fut donc chargé par les maquis du Doubs, qui s'ignoraient mutuellement, de traduire les notices d'emploi du matériel parachuté par la RAF. Mais animé d'un sens inébranlable de l'équité, il n'accepta d'acquiescer sa mission qu'à condition d'obtenir un partage égal du matériel entre les maquis rivaux – écœuré de voir que même dans la guerre, face à un ennemi commun, les hommes étaient incapables de faire taire leurs ambitions politiques et leurs querelles d'ego ou

12. D'abord appelé *Radio-Cinéma-Télévision*, cet hebdomadaire critique des programmes radio-télé était à l'origine un journal d'inspiration chrétienne. L'idée en fut lancée le 22 janvier 1950 par Jean-Pierre Chartier et Yves Froment-Coste, ancien résistant lui aussi, en présence de trois dominicains, les pères Pichard, Boisselot et Avril. En janvier 1958, il devenait *Télévision-Radio-Cinéma* (Télé-Ra-Ma), puis *Télérama* en octobre 1960. À la Libération, il avait eu un précurseur, *Radio-Loisirs*, fondé en février 1947 par le directeur de *Témoignage chrétien*, Georges Montaron, et Ella Sauvageot, la directrice de *La Vie catholique illustrée*.

de territoires. Si bien qu'entre les deux camps, à grand risque, il faisait la navette à vélo.

La fin fut plus dramatique à l'arrivée des Allemands le 15 août. L'hôtel fut fermé, l'hôtelier arrêté avec son fils et envoyé le soir même à la citadelle de Besançon, puis déporté à Buchenwald. Ma famille, elle, était restée sur place jusqu'au bout, et elle parvint à fuir au bon moment, les Allemands, comme dans les vieux films, à un certain carrefour en fourche, arrivant par une route tandis qu'eux partaient par l'autre, dans une camionnette louée d'urgence. Et ils allèrent trouver refuge un peu plus loin, à Salins, où ils purent rester, sans encombre, jusqu'à la fin de l'année 1944, assistant même, sans doute dès le 8 septembre, à l'arrivée des Américains, que l'on n'attendait pas aussi tôt dans ce petit pays perdu, et que ma mère photographia, lançant aux gens des bouteilles de Coca-Cola et des cigarettes.

– Si les Allemands nous avaient trouvés le 15 août, concluait ma mère, on aurait tous été déportés à Buchenwald, comme l'hôtelier.

Et ni ma sœur, née l'année suivante, ni moi-même, deux ans plus tard, nous n'aurions donc, comme on dit, « vu le jour ».

Toutes ces histoires, enfouies, de Résistance, dont mes parents ne se sont jamais vantés, et que je connais uniquement parce qu'à divers moments, il leur en échappait des bribes, et que plus tard, pour ne pas les perdre, j'ai voulu les enregistrer, je découvre aujourd'hui, bien tard, qu'elles sont la noblesse et l'héritage véritable de mes parents, et c'est pourquoi j'ai le plus profond mépris pour les ouvrages qui prétendent que les Français étaient tous plus ou moins pétainistes ou collaborateurs sous l'Occupation. De telles insinuations sont pour moi une insulte à la mémoire de mon père et de ma mère qui nous ont tous élevés, leurs cinq enfants, dans l'exemple de la droiture, du courage et de l'engagement.

Par la suite, mon père est devenu professeur d'université, puis président de sa faculté. Il avait passé sa thèse sur un poète anglais – catholique et opiomane – depuis longtemps oublié, Francis Thompson¹³, et il s'est spécialisé dans le théâtre anglais du XVIII^e siècle – mon siècle de prédilection ! –, faisant une carrière de notable en province, à Nancy, où j'ai suivi toutes mes études, ai eu encore deux frères¹⁴, et me suis beaucoup ennuyé.

Mais à tous ses enfants il a transmis, sans un mot, par l'exemple de sa conduite, sous la protection admirative de notre mère, un ensemble de valeurs morales inébranlables sur lesquelles nous nous sommes construits. Le sens, entre autres, de l'honnêteté, matérielle et intellectuelle, avec laquelle aucune circonstance ne permet jamais de tricher. Et plus profondément encore, cette conviction sous-jacente que, pour les valeurs que l'on défend, il faut parfois savoir risquer sa vie.

Ce sont tous ces récits et toutes ces aventures de la guerre, de l'Occupation et de la Résistance qui ont, un certain temps encore, jeté leur ombre sur ma petite enfance, assombrie par les récits terribles des camps de concentration. Ensuite, nous avons vécu quelques années en Algérie, peu avant le déclenchement de la guerre d'indépendance, puis est venue l'ère des *baby-boomers* qui, en une à deux décennies, a submergé ce passé lointain et fait rentrer la France dans la société de consommation.

13. Voir Danchin (Pierre), *Francis Thomson – La Vie et l'œuvre d'un poète*, Paris, Nizet, 1959. Mort de tuberculose en 1907, à l'âge de 48 ans, Francis Thompson était né en 1859. La plus grande partie de son œuvre a été écrite dans un monastère du Sussex. Son poème le plus connu est « Le Lévrier du ciel » (*The Hound of Heaven*).

14. Après mon frère Antoine (né le 7 mai 1944), mes parents eurent encore, à Besançon, une fille et un fils : ma sœur Marie-Christine (née le 3 mai 1945), et moi-même, du 1^{er} octobre 1946, jour de la rentrée des classes. Puis vinrent, à Nancy, mes frères Nicolas (27 novembre 1953) et Sébastien (20 juin 1957). Antoine Danchin est devenu biologiste, moi-même prof de lettres et critique d'art, spécialiste de l'art brut, mon frère Nicolas est cardiologue et Sébastien musicien, auteur et traducteur, spécialiste du blues et organisateur de concerts. Mère et grand-mère, Marie-Christine (épouse Lafargue) est à son tour à la tête d'une nombreuse famille, après avoir été la secrétaire générale du CIF (Conseil international des femmes), ONG d'origine américaine ayant un rôle consultatif auprès des Nations unies.

LA PEUR DU VIDE

Nous venons du néant : la mort nous rejoint. Et entre-temps, nous l'oublions. Là est toute l'affaire. Mais tout au fond de nous, nous avons gardé le lointain souvenir du vide de notre naissance. Ce vide nous hante et nous aspire. Et c'est ce « fond sans fond de l'âme » dont parle maître Eckhart, et avec lui tous les grands mystiques – de Jean de la Croix à Simone Weil, en passant par Lao-Tseu, le Héraclite chinois –, qui à chaque séparation, chaque décès, chaque rupture, réactive en nous ce sentiment de vertige, qui nous prend parfois, comme l'amoureux vacillant au bord du puits, et peut pousser, en certaines circonstances, les moins armés au suicide... Car tout individu passe comme deux fois par la porte du vide, à la naissance, où tout son être semble, en s'incarnant, sortir du néant, et au moment de mourir, où il s'apprête à se dissoudre dans l'infini.

Et c'est ce vertige du vide, matrice universelle, qui faisait écrire à Blaise Pascal, parlant du cosmos, dont les premiers télescopes venaient de révéler l'immensité, « le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie ». Et c'est celui qui plonge encore le public d'aujourd'hui dans la terreur du sacré, comme je l'ai constaté un jour, en sortant avec ma fille de la Géode de la Villette, à Paris, où nous venions d'assister à 45 min de projections scientifiques sur le monde des astres, la voûte céleste, et l'expansion de l'univers. Recueillis, comme à la sortie d'un enterrement, tous, silencieux, frappés de stupeur et muets d'effroi, comme on peut imaginer les spectateurs plus naïfs de la tragédie antique, avançaient, en état de choc, touchés au plus profond d'eux-mêmes d'avoir entraperçu un moment qu'il était bien réel que la planète des hommes, à laquelle nous sommes si habitués, n'est qu'un point minuscule au milieu de ces corps en fusion et de ces étendues désertiques atteignant les froids et les chaleurs les plus extrêmes, où ne peut s'acclimater aucune forme de vie.

Sans parler pour autant de [Dieu], tous semblaient subjugués par l'évidence de la puissance colossale – et totalement inhumaine –, de la Nature qui, contrairement à l'erreur d'Aristote ou de Torricelli, que connaissent bien tous les écoliers, non seulement n'a pas horreur du vide, mais n'est faite que de lui, de l'infiniment grand des

espaces intergalactiques à l'infiniment petit des atomes qui nous composent. Puisque tout dans la nature, comme dans toute forme de création, provient du vide et se construit en lui, ce vide qui, loin d'être une élucubration philosophique autour de je ne sais quelle notion obscure de « vacuité » sur laquelle on bâtit des systèmes, est une réalité physico-chimique de base, dont nous parvenons à supporter la présence précisément parce qu'elle nous constitue, ne nous est pas étrangère et que nous la portons aussi en nous.

C'est cet « espace béant », cette faille fondamentale, que les Grecs de l'Antiquité appelaient le Chaos, qui ne désigne pas, comme on le croit à tort, le grand désordre de la confusion initiale, mais ce gouffre sans fond auquel Hésiode, le grand poète contemporain d'Homère, faisait remonter la généalogie des dieux et la séparation du ciel et de la terre, donc l'origine de toutes choses.

« *Sive Deus, sive Natura* » (Dieu ou la Nature), disait Spinoza, comme à peu près tous les philosophes de l'Antiquité, pour qui [Dieu] était la Nature, et la Nature divine, en comparaison de nous autres mortels. Et c'est cette identité de [Dieu] et du monde, que, dans mes premiers écrits de jeunesse, vers l'âge de 15 ans, par une intuition dont je n'ai jamais retrouvé l'origine, il me revient que j'avais spontanément pris l'habitude d'appeler le Réel.

Mais revenons à mon histoire, et tâchons de la raconter brièvement : voici ce qui m'est arrivé. Tout a commencé, disons, de façon bizarre, un vendredi où, comme chaque semaine, je faisais les courses de mes très vieux parents, dans le pilotage automatique de l'habitude qui, dans la vie quotidienne, nous fait gagner tellement de temps. Dans ma poche gauche, j'emportais toujours, avec la liste des courses, la carte bancaire que me confiait ma mère et que, sur le parcours, je prenais machinalement dans la main pour m'assurer que je ne l'avais pas perdue et qu'elle était bien toujours là où je l'avais mise. Soudain : plus rien ! Ma poche était devenue un trou noir, un vide sans contenu, dans lequel il ne m'était plus possible ni de sentir ni d'identifier quoi que ce soit. Comme dans ces protocoles de

perturbation sensorielle où, dans certaines expositions, on vous fait plonger le bras, à l'aveugle, dans un manchon, pour vous apprendre à saisir et reconnaître des objets que vous ne voyez pas et dont vous ne pouvez donc rien savoir. Sans paniquer, j'ai cherché un banc pour m'asseoir. À Paris, sauf dans les abribus, il y en a de moins en moins. De ma main droite, restée valide, j'ai fouillé ma poche, y ai trouvé que rien n'y manquait. Ensuite, je ne sais comment, toujours de la main droite, je suis parvenu à faire les courses, perdant ma liste au milieu des rayons à deux ou trois reprises, tandis que les clientes qui me suivaient venaient me la rapporter d'un air étonné à chaque fois. Restait le passage aux caisses où, pour payer, cramponné à ma carte, j'ai dû le plus discrètement possible intervertir l'ordre de mes mains, espérant ne pas éveiller la curiosité de la caissière. Puis je suis remonté chez ma mère, que j'ai trouvée, comme d'habitude, assise sur son canapé au milieu de tout un désordre de factures, de lettres et de journaux. J'ai posé à ses pieds mes sacs à provisions et lui ai dit :

– Maman, c'est bizarre, j'ai l'impression qu'il y a quelque chose qui ne fonctionne plus dans mon cerveau. J'ai dû faire un AVC.

Et c'est là, par ce trou noir, ce gouffre mental associé à cette main gauche qui ne répondait plus, que tout a commencé, et que, aux pieds de ma vieille mère, comme dans les films de Buster Keaton, vus dans ma jeunesse, j'ai été littéralement emporté par un ouragan qui m'a arraché à ma vie habituelle pour ne me redéposer chez moi, tel un fétu de paille, que dix jours plus tard, abruti et sonné, mais transformé en profondeur pour le restant de mes jours.

Depuis quelque temps, il est vrai, j'avais tendance à laisser tomber les petits objets. *I drop things!* me disais-je intérieurement en anglais. Et je m'énervais sur les gestes les plus insignifiants : boutonner ma chemise, délayer mes chaussures, ouvrir ma fermeture Éclair ou boucler mon ceinturon... Ou alors, comme la veille, reclasser les pages de mon journal, tombées en vrac sur le canapé. Mais j'avais l'impression, surtout, d'avoir le cerveau congestionné, et je m'en étais plaint à ma femme, qui se demandait ce que j'avais.

Abrégeons : les histoires de maladie et d'hôpitaux sont plutôt déprimantes et, pour ma part, ne m'étant jusqu'ici jamais senti concerné, j'ai toujours eu tendance à les chasser de mon esprit comme étant d'un ennui lamentable. Je ne voudrais donc pas, à mon tour, abuser de votre patience, avec le récit de mes infortunes. Il se trouve que j'ai la chance d'avoir un frère médecin, chef de service en cardiologie à l'hôpital Georges-Pompidou, à Paris, un homme charmant, serviable, plein d'humour et de fantaisie, adoré de ses patients, de ses internes, et du personnel infirmier. Par ailleurs excellent médecin, et immense travailleur, comme tous les garçons de la famille Danchin : un nom du Nord – originairement d'Anchin –, patronyme d'une abbaye des environs de Douai dont ma famille paternelle, pour je ne sais quelle raison, possède toutes les archives. Ce qui nous a toujours fait dire, par plaisanterie, que nous devons descendre de moines copistes et, plus vraisemblablement, par l'intermédiaire d'un ancêtre économe ou intendant, que nous étions prédisposés au travail intellectuel de fourmi, à l'érudition et aux statistiques, à la limite de la folie exhaustive.

– Il faut appeler Nicolas, a dit ma mère d'autorité.

De moi-même, je ne l'aurais pas fait, ne voulant pas l'encombrer avec tous les éclopés de la famille que nous avons tendance à lui envoyer trop souvent. Sans compter tous les amis artistes ayant trop appuyé sur la cigarette ou la bouteille. Depuis des années, toujours dévoué et disponible, mon frère Nicolas, mon cadet de sept ans, est le discret sauveur de toute la famille, à qui mon père, mon beau-frère et mon beau-père, entre autres, doivent d'être encore en vie. Je lui ai donc expliqué mes symptômes¹⁵. À la qualité de son silence, j'ai compris que c'était sérieux :

– Il faut s'en occuper ! a-t-il dit au téléphone. Juste cinq mots, décidés et rassurants. Est-ce que tu es capable de venir tout seul à mon bureau ? J'appelle la neurologue.

15. Mon frère ayant fait récemment l'objet d'une campagne de dénigrement malhonnête, savamment orchestrée par les médias, sous l'impulsion d'un collègue poursuivant une vengeance personnelle, je suis heureux de lui rendre ici cet hommage bien mérité.

Par une coïncidence inouïe, le bus était direct et partait du coin de la rue, mais je n'avais pas de tickets sur moi : il me fallait repasser à la maison. J'ai voulu appeler ma femme, son smartphone ne répondait pas. Et moi qui ai toujours refusé d'avoir un portable et revendiqué, au nom de la rêverie, la liberté de ne pas être joignable ni connecté en permanence – avec mon ami Roger Cardinal, le pape de l'art brut anglais, nous faisons partie du Club des Immobiliers (ceux qui n'ont pas de mobile : nous devons être quatre ou cinq en Europe !) –, j'étais furieux :

– À quoi ça sert d'avoir un portable, s'il ne répond pas en cas d'urgence !

Déjà j'engueulais ma pauvre compagne à distance : un réflexe qui me paraît aujourd'hui non seulement honteux mais incompréhensible, et c'est la dernière fois que je me suis vraiment énervé. Par la suite je devais apprendre que la pauvre Francine, au même instant, sortait d'une mammographie.

Je suis monté chez moi, j'ai essayé de m'habiller. Le moindre geste devenait problématique : changer de veste par exemple, ou enfiler les manches de mon gilet. J'aurais voulu que ma femme soit là, je ne voulais pas prendre le bus tout dépenaillé, et arriver à l'hôpital la braguette ouverte ou le pantalon sur les chevilles. Du trajet je n'ai gardé aucun souvenir, juste de l'arrivée : comme dans un rêve, ma femme, tout essoufflée, sortait de sa voiture au moment même où le bus s'arrêtait : j'ai vu son beau profil, tendu, glisser le long des vitres de l'autobus, alors que nous longions l'endroit où elle venait de se garer. Un ballet silencieux, comme parfaitement synchronisé. Le hall de Pompidou est immense. Nous nous sommes trompés deux fois d'ascenseur. À son étage, mon frère, en blouse blanche, nous attendait dans le couloir, une jeune femme à ses côtés. Nous sommes entrés dans son bureau. La dame, en remuant les doigts, m'a fait les tests d'usage, pour vérifier mon champ visuel :

– Fixez le bout de mon nez !

Par chance elle était très jolie.

Comme je ne voyais pas les mouvements de son doigt gauche, les choses n'ont pas traîné. En un coup de fil, une chambre m'attendait au service de neurochirurgie de l'hôpital Sainte-Anne, la Mecque des fous à Paris.

La vie est d'une ironie magnifique, pleine de coïncidences souvent peu vraisemblables, qui semblent autant de signes que nous fait discrètement le destin. « Hasards objectifs », disaient, après Hegel, les surréalistes, tandis que Carl Gustav Jung parle, lui, de « synchronicité ». Avec mon ami André Roumieux, ancien infirmier psychiatrique à Ville-Évrard, je venais de republier *Artaud et l'asile*, notre biographie médicale d'Antonin Artaud qui est, paraît-il, la somme la plus complète sur le sujet¹⁶. Et Artaud, justement, est devenu aujourd'hui un tel poncif des hôpitaux psychiatriques qu'à Sainte-Anne aussi il a donné son nom à une allée, jouxtant précisément le pavillon Raymond-Garcin, où j'allais séjourner.

Cette fois, c'était *Danchin et l'asile* : ça tombait bien et paraissait même prédestiné ! À Sainte-Anne, vieil hôpital aux jolis pavillons de brique et toits d'ardoise très parisiens, les allées bordées de beaux arbres se parcourent comme un jardin et portent toutes les noms des artistes ou écrivains d'autrefois ayant frôlé la folie : Edgar Poe, Guy de Maupassant, Paul Verlaine, Robert Schumann, Hector Berlioz, Maurice Ravel. On les descend lentement en pensant : syphilis, aphasie, *delirium tremens*, AVC, et on se sent curieusement en terrain familier.

Ma chambre était en « neuro-chir' », au 3^e étage, et je faisais partie des rares personnes sans doute à savoir, grâce aux recherches de notre ouvrage, que non seulement on pratiquait encore couramment l'électrochoc dans certains hôpitaux – sous anesthésie, donc indolore, et uniquement pour les cas de grave mélancolie ou dépression

16. Voir Roumieux (André) et Danchin (Laurent), *Artaud et l'asile*, Paris, Séguiet, janvier 2015.

suicidaire –, mais que Sainte-Anne faisait justement partie des services de pointe en ce domaine. C'est donc la première question que j'ai posée en arrivant dans ma chambre :

– C'est bien vrai qu'on fait encore des électrochocs à Sainte-Anne ?

– Oui, m'a répondu l'infirmière, pas du tout étonnée, c'est au 4^e, juste au-dessus de nous.

La coïncidence m'amusait, et j'étais rassuré : mes informations n'étaient donc pas fausses, et le hasard des circonstances me donnait même l'occasion de pouvoir les vérifier sur place, ce qui était en un sens inespéré. Mais je n'étais pas venu là pour poursuivre mon travail sur Artaud.

Il fallait voir le chirurgien, le professeur D., homme énergique et d'emblée sympathique, qui allait prendre les choses rondement en mains, sous la surveillance rassurante de mon frère, grâce auquel, informé de tout en permanence, et aux meilleures sources, je fus, dès l'arrivée, un VIP de la maladie, échappant à cet horrible sentiment d'anonymat qui s'empare de tout inconnu entrant dans le système hospitalier.

Comme je le compris par la suite, le diagnostic, en réalité, était déjà sous-jacent, il fallait affronter l'IRM pour le vérifier¹⁷ : entrer dans le caisson magnétique et lutter, par un effort de décontraction qui allait devenir la condition de ma survie, contre les réflexes de fuite ou de claustrophobie. Première leçon donc, pour le novice que j'étais : faire confiance aux machines, se laisser faire et accepter son sort docilement sans se révolter.

17. Mise au point au cours des années 1970, l'IRM ou Imagerie par résonance magnétique (MRI en anglais) est une technique médicale permettant de photographier l'intérieur du corps en haute définition et en 3D, à l'aide d'un aimant supraconducteur tournant à grande vitesse dans un cylindre métallique au sein duquel est enfourné le patient sur une glissière coulissante. L'examen, très bruyant, accompagné d'une perfusion d'un produit de contraste, le gadolinium, permettant de visualiser les tissus, dure de 20 à 25 minutes. Il est indolore, mais plutôt éprouvant pour les nerfs, et insupportable aux claustrophobes.

L'IRM, c'est à la fois *Objectif Lune* et, avec sa musique planante, venant de nulle part, son bruit de marteau-piqueur, son vrombissement sourd et ses brutales accélérations saccadées, 2001, *l'Odyssée de l'espace*. Épuisé par mon travail de détente, j'en suis sorti en dormant. Les images étaient bonnes mais on s'est bien gardé de me les montrer. En à peine deux heures, ils étaient donc parvenus déjà à voir la cause de mes troubles à l'intérieur de mon crâne. Plus jamais je ne dirai de mal ni des hôpitaux, ni de la médecine, ni de la science, ni de la haute technologie.

– Qu'est-ce que j'ai donc, docteur ? Qu'est-ce que vous avez vu ? C'est grave ?

Pour mes symptômes, je les lui avais assez bien décrits : j'avais perdu la perception fine du toucher gauche et étais dans l'incapacité de reconnaître la nature des objets. Quelque chose qui ne relevait pas seulement d'une anesthésie de la sensibilité, comme une simple ankylose du bout des doigts après avoir gardé trop longtemps une mauvaise posture, mais avait aussi, je le sentais, une dimension cognitive, donc intellectuelle.

– Je n'ai plus rien à vous apprendre, m'a dit le professeur avec une pointe de satisfaction.

Par la suite, revenu chez moi, j'ai voulu vérifier sur Internet : il s'agissait de ce qu'on appelle très précisément « astéréognosie », ou « perte de la reconnaissance palpatoire des objets », c'est-à-dire l'impossibilité de reconnaître la forme, la texture ou le volume des choses que l'on touche, et donc de les identifier. Un symptôme bien connu lié à une atteinte du cortex perturbant la sensibilité profonde – ou proprioception – au niveau d'une zone très précise du cerveau, les aires 5 et 7 de Brodmann¹⁸.

18. C'est le neurologue allemand Korbinian Brodmann (1868-1918) qui a proposé la division du cortex cérébral de l'homme, c'est-à-dire de l'écorce du cerveau, en 52 aires. Le concept d'« astéréognosie » a été décrit par Johann Hoffmann (1857-1919), en 1885.

Pour les gestes élémentaires du quotidien que je ne pouvais plus faire, il y avait un nom : apraxie. Et le test simple que m'avait fait faire la jolie neurologue montrait que mon champ visuel gauche, atteint lui aussi, avait rétréci, raison pour laquelle, depuis trois jours, j'emmêlais tous les caractères quand j'essayais de taper encore sur le clavier de mon ordinateur. L'avant-veille, j'avais mis vingt minutes, à la limite de la crise de nerfs, pour taper LIGHT sous deux images que je voulais envoyer à mon ami Jean-Luc, qui corrigeait les pages de Mycelium, le site Internet que nous animons ensemble depuis des années¹⁹.

Ayant longtemps joué, assez mal, du piano, je suis un claviériste hors pair et, en un sens, avoir un cerveau qui dysfonctionne est, sous un certain angle, très intéressant. Quiconque a fait, au moins une fois dans sa vie, l'expérience de ce qu'on appelle les états de conscience modifiés, comprendra ce que je veux dire. Mais ce mal, la cause de ce que j'avais, il fallait bien le qualifier. Or les médecins eux-mêmes évitent les mots de la mort, qui leur font peur comme à tout le monde, et ils tournent autour du pot.

On m'a parlé alors de « lésion » puis, timidement, de « tumeur » :

– De la taille d'une petite mandarine, a précisé mon frère, pour me rassurer.

Et dans la zone occipito-pariétale, au-dessus de l'oreille droite, donc à droite. Ouf! Broca et Wernicke épargnés : je pourrai encore penser et parler²⁰. Mais cette tumeur venue de nulle part, cet *alien* organique, poussé, comme une mauvaise herbe, dans mon cerveau, il fallait l'enlever au plus vite :

– Si possible dès lundi, a dit le chirurgien. Inutile d'attendre plus

19. Voir www.mycelium-fr.com

20. Classiquement les aires de Broca et de Wernicke, associées la première à la production du langage, et l'autre à sa compréhension, sont situées autour du sillon latéral de l'hémisphère gauche. Elles ont été découvertes respectivement par Paul Broca (1824-1880), en 1861, et par Carl Wernicke (1848-1905), en 1871.

longtemps. Après on pourra résorber l'œdème qui perturbe les zones adjacentes, et vous pourrez récupérer, sans doute au bout de quelques jours. Sinon, si on attend, vous aurez des migraines, et il faudra l'enlever de toute façon.

– Mais la cause, docteur ? Pourquoi j'ai ça ? Et depuis combien de temps ?

Plus crûment je voulais dire : pourquoi cette saloperie s'est-elle développée dans mon cerveau ? surtout moi, un type jamais malade ?

– Ah, ça, on ne le sait pas ! Il faudra, au labo, analyser les tissus pour voir d'où ça vient, et opérer la zone sans toucher autour, pour éviter de provoquer des séquelles plus importantes.

Je venais à peine d'arriver à l'hôpital, on m'avait aussitôt trouvé cette anomalie effroyable, et on allait m'opérer dans la foulée. Les choses allaient si vite que je n'avais ni le temps d'avoir peur ni de vraiment réaliser. Et pourtant, rien de ce que j'entendais n'était de nature à me rassurer...

Le cancer est la grande inconnue de la médecine actuelle.

On sait le tenir en échec ou le stabiliser, le faire reculer même, et on a fait ces dernières années d'énormes progrès dans son dépistage et son traitement – les labos inventent chaque jour de nouvelles molécules, de plus en plus ciblées et efficaces – mais on ne sait toujours pas ce qui le déclenche vraiment ni comment il peut évoluer. Et toutes les explications qu'on en donne – l'hérédité, le stress, la pollution, l'environnement, la nourriture trop ceci ou trop cela, la Wifi ou l'usage abusif du portable –, ne sont à l'évidence que des mots bouche-trou, variables selon les individus, les modes et les époques, et qui n'ont pour but que de mettre fin à une forme d'incertitude, devenue insupportable à une société pseudo-scientifique qui se pique d'avoir réponse à tout et de tout savoir. Alors qu'en fait, pour le moment, et il faut bien l'admettre,

sur ce chapitre de la médecine, on ne sait pas grand-chose²¹. Quant à l'illusion, très répandue de nos jours, que des cancers, il y en aurait de plus en plus, il est clair qu'elle tient d'abord aux progrès spectaculaires de l'imagerie médicale et du dépistage, dont je venais d'avoir moi-même une belle démonstration.

J'ai vite compris, au cours des semaines suivantes, qu'il allait me falloir apprendre à vivre avec cette épée de Damoclès, et m'habituer surtout à une série de questions sans réponses, que j'ai pris un malin plaisir à poser aux médecins chaque fois que me prenait l'envie de les déstabiliser, pour me distraire un instant. Car où la science s'arrête, tout le monde regarde ailleurs et se tortille sur sa chaise, donnant les signes du malaise le plus profond.

Mais surtout ce qui m'amusait, c'était de voir que face à mon mal, la plupart des gens semblaient avoir plus peur que moi.

Et au jeune médecin à qui j'avais demandé un jour, pour savourer son embarras :

– Mais, docteur, est-ce que vous pouvez me dire au moins si je serai encore en vie dans un an ?

J'avais été pris d'une furieuse envie de préciser :

– Pas sûr que je vais m'en sortir mais si ça se trouve, c'est vous qui mourrez avant moi !

Une éventualité de pur bon sens, en fait, que très peu de personnes sont capables d'envisager froidement dans la société actuelle. Et pourtant, vivre en se sachant mortel, c'est-à-dire provisoire, avec pour horizon permanent une incertitude fondamentale concernant le jour, l'heure et la manière de sa propre fin, n'a en soi rien d'extra-

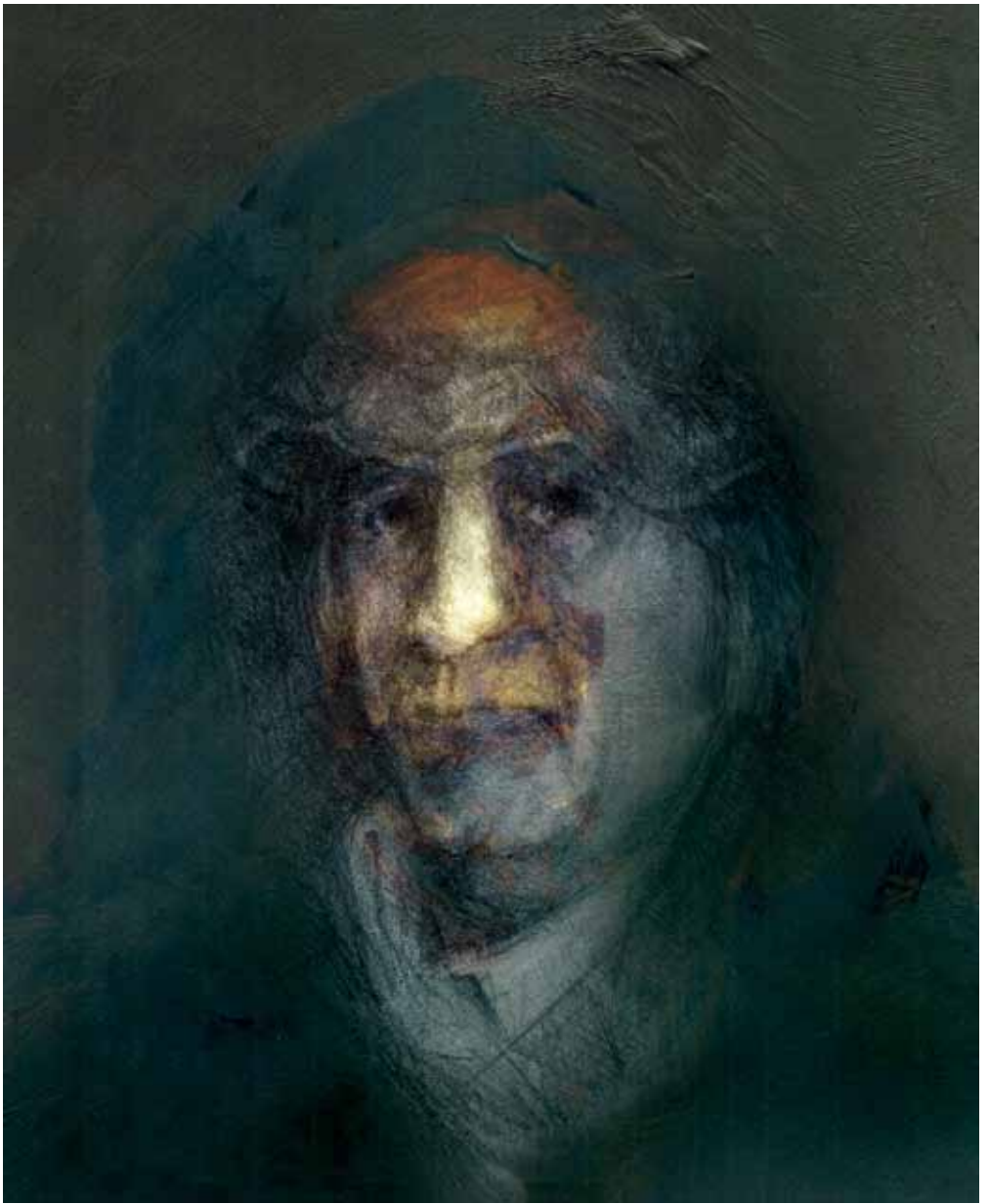
21. Dans un récent débat télévisé, un médecin-chercheur avait l'honnêteté d'avouer que si environ 40 % des cancers pouvaient trouver une explication (le cancer du fumeur par exemple), les 60 % restants demeuraient inexpliqués.

ordinaire, et ce devrait même être l'état d'esprit normal de tout individu adulte, lucide et responsable. Nos ancêtres du Moyen Âge en savaient là-dessus plus long que nous, de même que n'importe quel émigré ou réfugié que, dans les grandes villes, nous croisons tous les jours, issu de cultures que nous croyons naïvement plus primitives et que, pour cette raison, nous considérons souvent avec un sentiment de supériorité ou de condescendance.

On était vendredi, le vendredi 24 avril 2015. Le lundi précédent, par un soleil radieux, je me trouvais chez Chomo, le sculpteur ermite de la forêt de Fontainebleau, au cœur de son Village d'Art Préludien, que je faisais visiter à un grand philanthrope américain, amateur d'art *outsider*, que, le matin même, j'étais allé chercher, avec sa nouvelle compagne, dans sa suite de l'hôtel George-V.

En fin de visite, enchanté par ce qu'il avait vu, il m'avait discrètement fait comprendre qu'il serait heureux de m'aider à sauver le lieu. Ce scénario catastrophe m'était tombé dessus à onze heures, quatre jours plus tard, mettant un coup d'arrêt à tous mes projets du moment : une tournée de conférences en Sicile et en Finlande, un livre d'entretiens avec mon vieil ami Jean-Paul Favand, le génial créateur du musée des Arts forains, à Bercy, une exposition « Chomo et ses photographes » au château de Tours en décembre²². Tout cela avant tout paraissait irréel, et c'est ce sentiment d'irréalité profonde – un truc pareil ne pouvait pas m'arriver à moi ! – qui devait, tout au long de cette histoire, protéger de la panique ma femme et mes filles, ainsi que certains de mes amis. Pour moi, c'était différent, je n'avais pas le choix et dans l'impossibilité de fuir, il me fallait bien m'adapter. Lutter contre serait pire. Dans trois jours j'allais être opéré, et on allait retirer mon mal de ma tête comme on vous retire une épine dans le pied.

22. Comme on le verra plus loin, cette exposition eut tout de même lieu, sous le titre « Faites un rêve avec Chomo ! », du 4 décembre 2015 au 14 février 2016. Et elle eut même un certain succès.



ÉLOGE DE L'HÔPITAL PUBLIC

Il faut n'avoir jamais été à l'hôpital en situation critique pour ne pas éprouver pour tout le personnel de la santé la plus profonde reconnaissance et le plus immense respect.

Bien sûr, je ne suis pas naïf, et je suis conscient des récriminations, innombrables, de tous les mécontents du système hospitalier, et comme toutes les personnes normalement informées, je connais bien les dérives actuelles d'un domaine que, avec tous les autres services publics – les postes, l'énergie, les écoles même –, on a voulu soumettre, depuis quinze à vingt ans, à de purs impératifs de rentabilité.

On a beaucoup évoqué, ces derniers temps, la « tarification à l'activité²³ », le « surcodage²⁴ », la pression permanente des fabricants de matériel médical et de l'industrie pharmaceutique, et, d'une manière générale, le mélange des intérêts publics et privés ainsi que toutes les magouilles comptables visant à améliorer les bilans et la gestion financière d'établissements en principe au service du bien général, non du profit, mais que, comme les écoles et les universités, on s'ingénie à transformer en entreprises. Une hérésie, politique, économique et administrative, ignorant la vocation première de toutes ces institutions et qui, parce qu'elle ne tient aucun compte du facteur humain, fera payer très cher ses effets pervers à la société, si elle ne parvient pas à les corriger à temps.

Tout cela est exact bien sûr, mais il ne faut pas aller trop loin, et on aimerait aussi entendre parfois des voix indépendantes prendre la défense du monde médical et, surtout, faire l'éloge du personnel

23. La tarification à l'activité (T2A) est le nouveau mode de financement des établissements de santé français. Depuis la réforme hospitalière de 2007, la Sécurité sociale ne finance plus les hôpitaux par dotation annuelle globale, mais en fonction des actes réalisés, donc à la fois selon leur nombre (on a intérêt à les multiplier) et leur nature (on négligera donc les actes peu rentables et favorisera les autres).

24. Chaque acte médical étant assorti d'un code, certains hôpitaux, conseillés par des sociétés privées, spécialisées dans l'optimisation de leurs comptes, facturent des actes imaginaires ou changent le code d'actes ayant réellement été exécutés, pour être mieux remboursés par la Sécurité sociale.

infirmier qui assure la vie quotidienne de tous les lieux de soins et des établissements de santé.

On dit tellement de bêtises sur les toubibs, la médecine, les médicaments, et on fait parfois une telle description des hôpitaux : le manque de chambres, les couloirs encombrés, les files d'attente aux urgences, les patients mourants oubliés sur leur brancard... Sans parler des erreurs médicales, toutes plus effroyables les unes que les autres, du personnel en sous-effectif, ni du cloisonnement, souvent absurde, des services, mais aussi, plainte universelle, de la froideur, de l'arrogance ou de l'indifférence de certains médecins. Et on vous décrit alors le professeur Untel, grand spécialiste de son domaine, toujours pressé, jamais disponible ni concentré sur votre cas, et souvent plus préoccupé de ses honoraires ou de sa gloriole – les congrès internationaux, son prochain passage à la télévision – que de ses patients. Moi aussi, comme tout le monde, j'ai entendu ces litanies et je sais tout ce que l'on peut dire sur l'envers du décor de la vie hospitalière, dysfonctionnements réels, bien sûr, qui méritent d'être critiqués, éliminés si possible, et combattus sans relâche.

Le médecin qui vous laisse en plan, dans un véritable trou thérapeutique, parce qu'il est parti en vacances – la maladie, elle, ne prend pas de vacances –, ou qui est injoignable chaque fois que vous auriez vraiment besoin de lui, alors que c'est lui-même qui vous a, d'entrée de jeu, donné son numéro de téléphone, au cas où... Pire encore, le *bug* administratif qui vous fait attendre douze heures aux urgences une transfusion sanguine sans laquelle vous comptez les minutes, dans la crainte de l'hémorragie cérébrale : tout cela par la suite, moi aussi j'en ai fait l'expérience et je sais que ce n'est pas une invention.

C'est pourquoi, en arrivant à Sainte-Anne, je ne savais à quoi m'attendre et imaginais déjà les portes qui claquent et les cavalcades, d'un service à l'autre, d'un personnel surmené, ne pouvant prendre le nouvel entrant que comme un numéro.

J'ai toujours eu une santé de fer et n'ai pour ainsi dire jamais été malade, ayant hérité de ma mère et de ma grand-mère une vitalité exceptionnelle et une infatigable énergie. Tous mes élèves du lycée de Nanterre connaissaient mon histoire du « cri qui tue », ou comment prendre, sans effort, une douche froide tous les matins, pour stimuler les endorphines et éloigner la maladie. Une pratique de maître zen que j'avais spontanément réinventée pour mon propre compte après un grave accident sentimental en juin 1987, m'inspirant de ces véritables samourais de la spiritualité capables de se jeter nus dans les cascades d'eau glacée en plein hiver.

Moyennant quoi, pour tout le reste de ma carrière, après plus de trente-cinq ans d'enseignement, je n'ai pratiquement jamais eu à prendre un seul jour de congé, tenant à bonne distance les gripes ou les bronchites, ou les traitant, comme elles le méritent, par le mépris. Et pourtant, pendant des années, je ne me suis guère préoccupé de la moindre hygiène de vie, buvant et mangeant sans modération, vivant sans règles et dormant peu, ou juste le temps que voulait bien me laisser une activité débordante et, dans l'ensemble, assez multiple.

Si je fais l'effort de remonter dans ma mémoire, la dernière fois que je me rappelle avoir été vraiment malade, à devoir rester à la maison et garder le lit, je devais avoir dans les 10 ou 11 ans et, sans doute pour une coqueluche, je me souviens avoir passé une semaine entière à transpirer dans mes draps en buvant des boissons chaudes et en lisant des romans de Paul d'Ivoi²⁵. Tout petit, j'ai dû subir aussi, par trahison, dans une clinique où j'avais croisé des nonnes dans l'ascenseur, une opération des amygdales qui m'a laissé un mauvais souvenir, non pas tant à cause de la douleur, pourtant intense, mais soignée avec de la glace, que du mensonge dont on avait cru

25. Concurrent de Jules Verne, Paul Deleutre, dit Paul d'Ivoi (1856-1915), était l'auteur à succès de la jeunesse de ma grand-mère, née en 1895. Ses « Voyages excentriques » rivalisaient avec les « Voyages extraordinaires » de l'écrivain nantais. Coécrit avec Henri Chabrillat, son titre le plus connu était *Les Cinq Sous de Lavarède* (1894), au scénario très proche du *Tour du monde en 80 jours* (paru en 1872). On en fit deux adaptations cinématographiques au temps du muet, puis une, parlante, en 1938, avec Fernandel.

bon de l'enrober pour mieux me faire passer l'épreuve. Sinon les oreillons m'ont aussi gâché des vacances, à l'adolescence, et c'est tout. À part ça, quelques menus incidents liés à ma témérité native : une mauvaise chute de vélo, à 14 ans, qui m'a laissé hébété toute une nuit, ou une plaie ouverte à la jambe en plongeant brutalement d'un canoë, mais surtout, le haut fait légendaire de mon enfance en Algérie : comment, en mars 1949, à l'âge de deux ans et demi, j'ai été assommé par un singe que j'avais commis l'erreur de vouloir caresser de trop près²⁶... Une aventure qui n'arrive pas à tout le monde et qui, semblant me correspondre, a longtemps illustré ma forme de singularité dans la famille.

Dans les familles nombreuses, il faut se partager les territoires et les nécessités de la cohabitation entre tempéraments et personnalités souvent incompatibles, imposant à chacun de se définir, plus ou moins étroitement, un certain nombre de spécialités auxquelles il doit par la suite se conformer sans en sortir, sous peine de rompre le subtil équilibre permettant d'assurer au jour le jour la paix familiale. Chez nous, depuis l'origine, c'étaient mon père et mon frère aîné – ma sœur aussi à un degré moindre, à cause de sa « primo-infection » qui nous avait contraints à revenir d'Algérie – qui avaient en quelque sorte le monopole de la maladie, et il n'était pas question de leur contester ce privilège. Mon père, gravement tuberculeux au moment de son mariage, avait mis plus de quinze ans à se débarrasser de ce fléau qui avait emporté brutalement l'une de ses sœurs, une belle fille de 18 ans, sous l'Occupation. Quant à mon frère aîné, il avait eu la malchance d'être opéré à 12 ans d'une grave infirmité congénitale de la jambe gauche qui devait le handicaper toute sa vie. Une épreuve qu'il avait supportée avec un stoïcisme extraordinaire, anormal pour son âge, se contentant, une fois rentré à la maison, d'en tirer cette conclusion péremptoire :

– La douleur est un mythe !

26. C'était au Ruisseau des singes, fameux site touristique des gorges de la Chiffa, à 5 km de Blida, à l'ouest d'Alger.

Une formule qui eut en moi, le frère cadet, un retentissement profond en me faisant prendre définitivement mes distances avec toutes les outrances du culte de la volonté et toutes les formes de mortification, mais qui me plongea aussi pour des années dans la culpabilité du bien-portant.

On ne mesure pas assez l'importance de tout le non-dit de la souffrance dans les familles, ni de l'émulation inconsciente expliquant l'autorité et le statut, presque d'intouchable, de celui ou celle qui a le plus souffert, ou dont la vie a été le plus gravement en danger. Chez nous, je m'en aperçois seulement aujourd'hui, l'infirmité et la maladie étaient taboues, on n'en parlait jamais, mais elles étaient toujours là, par derrière, ou en dessous.

Toutes ces remarques et ces anecdotes pour faire sentir à quel point le monde du handicap et de la maladie pouvait être, pour moi en particulier, et depuis toujours, un domaine étranger, et sans doute un des aspects de la réalité que j'avais dû, depuis mon enfance, refouler le plus profondément. Faisant partie, comme ma mère et ma grand-mère, que je n'ai jamais vues alitées une seule fois, de ceux qui n'étaient jamais malades, je me suis installé durant toute ma vie active dans l'illusion d'être hors d'atteinte, invulnérable, et protégé entre autres, comme sous une bonne étoile, par la solidité et la longévité hors norme de mes deux parents. La maladie, la souffrance physique, les accidents, c'était pour les autres, sous-entendus plus faibles ou moins chanceux que ceux de notre fratrie, mais « moi, c'était pas pareil », ça ne me concernait pas.

Les hôpitaux, où j'avais pourtant si souvent visité mon frère dans ma jeunesse, étaient donc pour moi un monde totalement inconnu quand j'ai été admis à Sainte-Anne et je suis entré dans l'univers du soin, de la chirurgie et de l'urgence médicale avec la même curiosité et le même appétit du nouveau que celui qui guidait mes pas dans les autres périodes de mon existence.

À ma grande surprise, j'y ai trouvé le modèle d'une société fraternelle, exact envers de la société extérieure, telle qu'elle est faite, de violence, d'agressivité et d'esprit permanent de rivalité ou de compétition. Un modèle, au contraire, d'organisation, d'entraide et d'humanité où chacun, à sa place, à son niveau et dans son rôle, œuvre de façon complémentaire au service des patients, donc des plus vulnérables, comme de vrais petits soldats de la compassion et de la charité, mais sans curés ni bonnes sœurs, disparus depuis longtemps. Et c'est cette fraternité humaine, qu'on touche du doigt à l'hôpital à chaque instant, et qui est à l'opposé du fonctionnement normal de la société dans la vie quotidienne, alors qu'elle devrait en constituer le modèle idéal, qui a été pour moi la grande découverte et qui m'a, dès le premier jour, profondément bouleversé.

Les Français, qui râlent tout le temps, trouvent toujours matière à critiquer, et ne sont jamais contents, prêts à revendiquer à la moindre occasion ou à faire ce que j'appelle des « manifs contre la pluie », ne se rendent pas compte de la chance qu'ils ont de vivre dans un pays disposant d'une couverture sociale et d'un système médical d'une telle qualité, et ce n'est pas pour rien, comme je l'ai constaté ensuite, de façon spectaculaire, à l'Institut Gustave-Roussy, à Villejuif, que, malgré tous les défauts que j'ai signalés, l'on vient se faire soigner en France du monde entier.

Dans les médias on parle beaucoup des médecins, surtout des spécialistes, version actuelle des mandarins d'autrefois, mais on ne fait pas assez l'éloge du petit personnel hospitalier, infirmiers, infirmières, aides-soignantes, secrétaires, femmes de service, qui sont pourtant ceux et celles auxquels ont affaire les malades la plus grande partie du temps et sur qui repose toute la vie quotidienne du système hospitalier. Or c'est l'humanité et le dévouement de ce personnel subalterne dans la hiérarchie des grades et des salaires qui assurent la cohésion et l'harmonie, inexplicable autrement, de toute cette organisation généreuse que régule sans doute au premier chef le contact quotidien de tous avec la souffrance et la mort, le non-dit permanent de l'institution.

Parce qu'il privilégie systématiquement la filière scientifique, qui mène aux écoles d'ingénieurs et aux grandes écoles, donc aux postes de pouvoir de la société, l'enseignement secondaire, où j'ai longtemps exercé, ne valorise pas assez les métiers de la santé, « métiers de l'humain » comme les appelle une de mes amies bijoutière, et on ne dit pas suffisamment aux garçons et aux filles qui se sentent parfois relégués, malgré eux, dans la filière « médico-sociale », qu'ils sont appelés à faire un métier noble, comme sont tous les métiers au service d'autrui, à la différence des métiers de pur commerce et d'argent qui, plus ou moins assortis d'arrière-pensées, voire de mensonges, reposent par définition sur un rapport beaucoup moins désintéressé.

À Sainte-Anne, le service où je suis tombé est certainement remarquable et il y règne un esprit que l'on ne rencontre sans doute pas dans tous les hôpitaux, mais n'ayant pas de point de comparaison, il m'est difficile d'en juger. En dix jours, cependant, je n'ai pas été témoin d'une seule fausse note. Pour chaque fonction, un personnel charmant, prévenant, exemplaire, et constamment d'une grande délicatesse : personne n'entrant jamais dans la chambre, par exemple, sans se présenter par son prénom et son rôle :

– Je suis Anne, la nouvelle infirmière de jour, vous ne me connaissez pas encore.

– C'est moi l'interne de garde aujourd'hui.

– Moi, c'est Coraline. Je m'appelle Maeva, un prénom tahitien, mais je ne suis pas de Tahiti. Moi, c'est Aude, Karima, Adeline, Abdelaziz, etc.

Tous et toutes venant parfois de très loin, Arpajon ou Cergy, le 95 ou le 91, et travaillant, dans la compassion et l'urgence, à des horaires différents – service de jour, service de nuit, semaines courtes et semaines longues, toujours sur le qui-vive, comme les oiseaux, l'arrivée du SAMU ou le transfert d'un malade d'un autre établissement pouvant tout chambouler à tout instant.

Travail de groupe par excellence au sein d'une seconde famille où la bonne entente entre les équipes et les services est à tout moment évidente, entre autres dans les petites chamailleries entre collègues, à la relève ou aux pauses. Mais jamais aucune brutalité ni le moindre énervement avec les malades. Tous toujours d'une attention extrême dont, émerveillé, et sans doute peu habitué à ce climat de dévouement discret, j'ai tenu chaque fois à les remercier. Et quand je leur disais :

– Félicitations pour votre humanité et votre gentillesse !

– C'est normal ! c'est notre métier ! m'était-il toujours répondu. On est là pour ça : c'est naturel, on fait notre boulot.

Du coup, quand on me demandait à moi, le malade, comment j'allais, peu habitué à laisser les autres marcher sur mes plates-bandes, instinctivement, j'ai vite pris l'habitude d'inverser la question :

– Et vous, pas trop fatiguée pour un lundi ? La journée n'a pas été trop dure aujourd'hui ?

– Ça va, on a eu le temps de tout faire !...

Et même aux médecins – j'avais l'exemple tout proche de mon frère qui, malgré son horaire surchargé, trouvait le temps de venir prendre de mes nouvelles tous les soirs – je posais le même genre de questions :

– Et vous, docteur, pas trop exténué aujourd'hui ?

Car il m'était vite apparu cette évidence qu'aux médecins qui nous soignent, il ne nous vient jamais à l'esprit de demander des nouvelles de leur propre état de santé.

Et c'est ainsi que, renversant l'ordre de la sollicitude, j'ai déclenché parfois les plus intéressantes conversations, qui ont constitué,

au fil des jours, le petit bagage humain qui a permis à ma cervelle brouillée de tenir le coup.

Dans ma vie, par tempérament, je n'ai jamais rien demandé : je me suis toujours pris en charge, et j'ai toujours détesté être assisté ou, pire encore, materné. Habitué à tout faire par moi-même, sans jamais dépendre de personne, et plus enclin à rendre service à ceux que j'aime qu'à compter sur le secours d'autrui, je me suis toujours comporté de manière farouchement indépendante. Indépendante, mais pas rebelle, ce qui n'est pas du tout la même chose. Car bien des gens, qui se croient plus radicaux que leurs voisins, confondent l'esprit critique avec la revendication permanente, ou l'esprit systématique de contradiction.

Pour ma part, insensible aux sarcasmes et aux ricanements, que j'ai, depuis longtemps, pris l'habitude de supporter à la manière de Zarathoustra, en faisant le gros dos, j'ai toujours suivi, sans m'en laisser détourner, mon chemin à moi, mais par horreur instinctive des conflits inutiles, j'ai aussi conservé mon côté bon élève, même dans la maladie, et cette forme de docilité naturelle s'est révélée très utile pour m'aider à supporter l'épreuve, longue, dans laquelle je venais d'entrer.

À l'hôpital, pour la première fois sans doute de mon existence, je me trouvais en état de totale infériorité et d'absolue dépendance et, enfin ramené au même niveau que tout le monde et redevenu mortel, comme les autres, j'ai vécu comme une révélation la découverte, pourtant si banale, du monde hospitalier, et cette *terra incognita* qui, jusque-là, provoquait mon dégoût et me faisait automatiquement détourner la tête, s'est mise tout d'un coup à susciter en moi un intérêt prodigieux. Comme s'il me fallait rétablir l'équilibre en réintégrant dans mon monde mental tout un pan du réel que j'avais occulté et sans lequel – yin sans yang – il était impossible de comprendre tout le reste.

Et c'est ainsi que, déguisé en malade, et jouant mon rôle à la perfection, parfois avec un très net sentiment d'imposture, j'ai commencé une véritable enquête sur ce qui m'arrivait, les lieux, les personnages, le matériel, et tout le discours, les hypothèses et les théories, autour de cette maladie dont le nom fait peur à tout le monde et devant laquelle la plupart de nos contemporains se comportent comme de petits enfants. La meilleure façon de savoir ce qu'est vraiment un hôpital, c'est de tomber malade, et la position du patient, au centre du dispositif, est de loin le meilleur poste d'observation.

Si bien que finalement, moi qui étais en principe allergique au fait d'avoir quiconque à mon service, et qui répugnais à déranger les gens, c'est avec émerveillement et curiosité que, n'ayant plus le choix, j'ai choisi de me laisser faire par le système hospitalier.



LÂCHER PRISE

L'ombre de la mort vous tombe parfois dessus en un instant. Elle vous douche d'un coup, et vous êtes déjà un autre. Depuis des mois, j'annonçais ma fin possible, sans vraiment y croire, et par principe, en parlais volontiers, surtout à mes amis les plus proches et à mes filles. Et à quiconque envisageait devant moi tel événement censé avoir lieu un ou deux mois plus tard, j'éprouvais le besoin de préciser, sur un ton anodin : « Si on est encore là ! » Pourquoi cette attitude, je ne saurais le dire, et je m'imaginai, du coup, inaugurant une nouvelle manière d'apostropher les gens, d'un sonore « mortels », à la manière homérique, histoire de leur rappeler les limites de leur condition. Je n'avais pourtant aucun pressentiment, pris que j'étais, au contraire, dans l'enchaînement de toute une série d'activités et de projets passionnants. Mais avec cette intuition tout de même qu'il fallait que quelque chose s'interrompe, pour me permettre enfin de passer à plus essentiel et d'accéder à un plan, à la fois plus personnel et plus profond, auquel je me dérobaï depuis trop longtemps. Car cela faisait déjà plusieurs années que je me préparais en fait, évidemment, à la grande épreuve que devait représenter pour moi le deuil inévitable de mes vieux parents, épilogue – toujours redouté – d'une longue saga familiale, dont j'étais loin de pouvoir deviner que, par une sorte de ricochet imprévu du sort ou de facétie du scénario, il allait commencer en faisant un détour par ma personne.

Au cours des mois précédents, j'avais perdu plusieurs amis chers, la plupart d'ailleurs beaucoup plus âgés que moi, mais plus proches par la culture, par la pensée et par le cœur que bien des gens de ma génération²⁷, de fortes personnalités, à travers lesquelles se concrétisait pour moi le lien, indispensable, avec le passé, et auxquelles je devais des conversations passionnantes, comme j'en avais eu

27. Parmi eux, je citerai mon ami le dessinateur Jean de Maximy, décédé à 83 ans le 1^{er} décembre 2014 et enterré à Samois-sur-Seine, où il habitait, Caroline Bourbonnais, la directrice du musée de La Fabuloserie, à Dicy, dans l'Yonne, décédée à 90 ans le 10 août précédent, et Jean-Claude Andrault, génial médecin d'Afrique, féticheur singulier et collectionneur, dont un hôpital porte le nom à Mounana, au Gabon, où il a pratiqué la médecine de brousse pendant des années pour le compte d'une entreprise française d'uranium. Jean-Claude Andrault est décédé à 90 ans, en juillet 2014.

si souvent avec ma grand-mère. Et moi qui vivais presque quotidiennement dans la proximité de très grands vieillards – mes deux parents, mon beau-père, dont je ne fuyais pas la compagnie, bien au contraire –, cela faisait déjà un moment que je m'étais, disons, aventuré « dans les contrées de la pénombre, des arbres morts et des fleurs fanées », et je l'acceptais comme profondément naturel.

Passé un certain âge où, si l'on est honnête, on prend conscience de n'avoir pas si mal vécu – cela dépend des pays bien sûr, des milieux, et de la manière dont on a mené sa barque, mais je parle ici pour les grands vivants que sont tous mes amis – on a déjà un pied dans l'autre monde et, « cerné par les enterrements », comme le chantait si bien Brassens²⁸, on commence à vivre avec des fantômes, qui sont bientôt plus nombreux et, surtout, plus présents, que la plupart des représentants des générations montantes.

Il faut avouer aussi que, comme beaucoup de gens de mon âge, j'avais une certaine lassitude non de la vie et du monde, mais de ce qu'ils étaient en train de devenir, à une époque, particulièrement fatigante, où tous les voyants étant au rouge, il faut se montrer capable d'un effort permanent d'adaptation. Et puis – et cela ne concerne que mon cas personnel, et mon tempérament – je commençais également à en avoir un peu assez d'avoir été forcé, depuis toujours, de nager, ou ramer, à contre-courant, pour maintenir intactes mes convictions au sein d'une société s'obstinant à couler dans l'autre sens.

À certains, par nature plus découragés ou paresseux que moi, la mort peut apparaître comme une délivrance, la fin du combat, ou, plus banalement, l'arrêt des « emmerdements ». Je n'en étais pas là, mais il est certain qu'il me fallait rompre avec la vie telle que je la menais, parce que, de plus en plus souvent, j'avais le sentiment désagréable de m'être mis dans des situations où je n'étais pas

28. Georges Brassens, « Le Codicille ou Supplique pour être enterré sur la plage de Sète » (1966), deuxième version de son testament.

tout à fait moi-même, et de m'être laissé enfermer dans un rôle m'empêchant de dire ce que j'avais vraiment sur le cœur, à 100 %.

Depuis quelque temps, donc, je ressentais le besoin d'un *break* pour reprendre toute ma vie autrement, recouvrer toute ma liberté, et repartir sur d'autres bases dans mon travail d'écriture. Pour éliminer aussi bien des choses et couper les ponts avec les obligations inutiles d'un certain engrenage social – expositions, conférences, articles et textes de commande, e-mails à de trop nombreux correspondants – dans lequel je m'étais peu à peu laissé enfermer, le plus souvent par excès de gentillesse, peur de blesser les gens ou incapacité de dire franchement « non ».

Un besoin de recul, de coup d'arrêt, pour faire le bilan, comme on déciderait quelque temps de se retirer du monde et de prendre retraite dans un monastère. Mais pour réorienter le cours de ma vie dans un sens plus profond, il fallait un événement fort, sinon dramatique, et, curieusement, cette aventure au déclenchement fulgurant semblait parfaitement correspondre à un désir profond, semi-conscient, de conversion, que j'avais jusque-là remis sans cesse à plus tard. Loin d'être une catastrophe, ce séjour à l'hôpital allait donc représenter pour moi l'occasion d'être totalement face à moi-même, dans un état de solitude, de silence et d'absolue méditation dont j'avais besoin.

Dans une société qui pratique, de façon systémique, la fuite en avant et transforme les hommes en machines, seuls le chômage et la retraite, l'infarctus ou l'AVC, la dépression, le suicide et l'accident, sont capables d'interrompre la course-poursuite du *workaholic* entretenant sans cesse, au lieu d'en rechercher le contrôle, les ressorts de sa propre excitation.

Tout se passait en somme comme si ma brusque hospitalisation à Sainte-Anne m'était nécessaire pour tourner la page. Mais de quoi ? En un sens, donc, ça tombait bien. Restait pourtant à pouvoir le supporter, et surtout à en supporter l'idée, correspondant

à un changement drastique, survenu dans ma vie beaucoup trop brutalement. Car plus que le mal lui-même, c'est l'idée de ce qui m'arrivait qui était le plus difficile à supporter, l'irréalité totale du changement de scénario tombé sur moi – pourquoi moi ? – et m'obligeant d'une minute à l'autre à laisser en plan toute la logique de ma vie antérieure.

Allongé calmement sur le dos et fixant le plafond, les bras le long du corps, dans mon lit d'hôpital de cette grande chambre claire, plutôt silencieuse, où j'avais la chance d'être tout seul et de pouvoir contempler la cime de beaux arbres, touchant presque amicalement le carreau de ma fenêtre, j'ai eu, durant trois jours et trois nuits, amplement le temps de laisser défilier dans ma tête toutes les pensées, et toutes les images, qui peuvent survenir à quelqu'un à deux doigts d'une opération comme celle que j'allais subir.

Car être opéré du cerveau ou, si l'on veut, être opéré à tête ouverte, a quelque chose, évidemment, de très particulier, et l'idée même qu'on doive vous ouvrir le crâne pour y chercher quelque chose à l'intérieur, n'a rien à voir avec, disons, une opération du pied, du ventre ou de la hanche, et il y a, dans l'association du bistouri et des neurones, quelque chose de beaucoup plus effrayant. Pour ma part, ayant quelques connaissances en neurologie, et entendant le soir, à deux cloisons de la mienne, gémir sourdement, par à-coups, comme un veau dans l'étable, le dernier opéré du service, ma crainte se focalisait surtout sur une seule chose, l'obsession de l'aphasie, ou de ce que le pauvre Baudelaire appelait « le vent de l'aile de l'imbécillité », lui dont le lexique, à la fin, ne se réduisait plus qu'à un seul mot : « Crénom ! »

Depuis une ou deux autres périodes critiques de mon existence, j'avais une longue habitude de cette position de relaxation à laquelle le yoga, que je n'ai pourtant jamais pratiqué, donne le beau nom d'« asana du cadavre », à savoir cette posture où l'on simule un corps, allongé dans son cercueil et semblant contempler l'au-delà : ce que la tradition chrétienne appelait en Europe un

gisant. Par la suite, quand j'ai dû au centre Gustave-Roussy de Villejuif me soumettre à trente séances, plutôt éprouvantes, de radiothérapie, où l'on doit à chaque fois rester allongé, une vingtaine de minutes, sous un masque étouffant verrouillé à la table, j'ai essayé vainement d'initier les gentilles infirmières ou l'infirmier qui me préparaient avec douceur à cette forme *soft* de supplice, aux subtilités de l'asana du cadavre, lesquelles valent bien les séances de sophrologie ou les pilules auxquelles on conseille de recourir à ceux qui, par claustrophobie, ne parviennent pas nerveusement à le supporter. Hélas, le mot « cadavre », incongru, semble-t-il, dans le contexte hospitalier, semblait les effrayer, les pauvres, comme de petits enfants, et je n'ai pas insisté.

C'est donc dans cette confortable et familière position du gisant que, sans aucune anxiété parasite, dès le premier soir de mon séjour à l'hôpital, j'ai laissé pendant des heures librement flotter mon imagination. On allait donc, dans trois jours, m'opérer d'une tumeur au cerveau, et ce mot, je me souviens qu'au moment de l'écrire noir sur blanc sur ma feuille blanche pour la première fois, je me suis stoppé net, par une sorte de peur superstitieuse de faire exister la chose davantage rien qu'en la nommant, tant elle me paraissait encore difficile à croire, et trop nouvelle pour moi.

Aujourd'hui cette réticence me fait sourire, et je sais qu'il est toujours préférable, quelle que soit la gravité des circonstances, d'appeler un chat un chat, et que, face à la maladie, même la plus terrible, il n'y a aucune raison de baisser le ton. Il ne faut pas craindre, comme on a vécu, de mourir aussi à voix haute, car, si on y réfléchit, aussi longtemps qu'on est en vie il n'y a que la vie qui compte, et c'est pourquoi il faut parvenir à trouver de la vie jusque dans la mort, quitte à s'en moquer, comme le faisait avec beaucoup d'intelligence une certaine tradition. Pour le résumer d'un mot à la Desproges, ce n'est pas parce qu'on a une maladie mortelle qu'il faut faire une tête d'enterrement.

Les yeux au plafond, j'évaluais donc mon cas et m'estimais finalement très privilégié. J'avais la chance d'être dans le meilleur service possible, suivi en permanence, et confié aux mains d'un chirurgien dont je savais par mon frère qu'il était réputé pour son habileté et sa prudence. Et puis, j'allais être opéré en un temps record – moins de trois jours entre le diagnostic et la solution –, ce qui m'éviterait au moins les affres de l'attente, si mortelle dans les hôpitaux. De toute façon, je n'avais pas le choix, il n'y avait aucune issue, pas de fuite possible, il me fallait bien affronter la situation.

Devant ce « NO EXIT » qui offrait au moins l'avantage de décider à ma place, je me suis souvenu de cette maxime, attribuée à de Gaulle, affirmant que, de toute situation difficile, il faut toujours « sortir par le haut ». Le même de Gaulle qui, à son ami Bleustein-Blanchet²⁹, se plaignant à Londres de tous les obstacles que ses adversaires accumulaient sous ses pas, aurait répondu cette boutade magnifique :

– Montez plus haut, Marcel, y a moins de monde !

Mais d'abord, pour épargner au maximum ma femme et mes filles, une chose s'imposait en priorité : couper court à la panique et, à cet effet, recourir aux vieilles techniques du souffle, du *hara* et de la respiration. Comme quand, pour juguler le trac avant un concert ou une conférence, et interrompre le stress du halètement, on inspire profondément, non pas avec le haut des poumons mais avec le ventre, une technique que j'avais apprise pour la première fois en prenant des leçons de trompette à la Schola Cantorum, du temps que j'étais étudiant, et que l'on enseigne dans certains cours de théâtre où, pour bien poser sa voix, on apprend à faire monter le souffle « de la cave au grenier », afin de lui donner le maximum de sa puissance.

29. Père d'Élisabeth Badinter, Marcel Bleustein-Blanchet (1906-1996), créateur de Publicis (publi-6) en 1926, fut également un pionnier de la radio en France. En 1957, il ouvrait son premier drugstore à Paris. Le groupe Publicis, en 2010, était devenu le troisième groupe de « communication » (= publicité) au monde.

Car mon souci principal n'était pas la perspective de ma propre mort : à mon grand étonnement, je m'aperçus très vite que je l'acceptais même assez sereinement. Mon unique préoccupation était de trouver le moyen d'atténuer l'impact de ce qui m'arrivait sur mon entourage, pour protéger ceux que j'aimais du malheur dont je venais d'être frappé. Car si, par un travail sur soi, on peut toujours apprendre à affronter son mal avec équanimité, on ne peut rien en revanche pour empêcher les autres de subir le contrecoup de ce qui nous arrive et, pendant trois jours, c'est cette pensée qui m'a fait le plus souffrir. La volonté, hélas, a ses limites : on peut être stoïcien pour soi, pas pour autrui.

C'est ce souci de protection de ma famille qui devait m'amener d'ailleurs à commettre la seule erreur psychologique dont j'aie eu à me faire le reproche par la suite. Croyant épargner mes filles, je crus bon, dans un premier temps, de minimiser les choses et de leur dire qu'on allait simplement m'opérer d'un « petit kyste derrière l'oreille droite », mensonge stupide mais bien intentionné, que ni l'une ni l'autre ne m'aurait pardonné si, par malchance, les choses avaient mal tourné ensuite sur la table d'opération. On peut craindre terriblement, d'avance, pour la vie de ceux qu'on aime, bien qu'on ait, en général, le courage de le supporter, mais on est inconsolable, s'ils meurent, de n'avoir pas eu l'occasion de les revoir vivants une dernière fois.

Et puis je prenais conscience aussi de cette vérité paradoxale qu'au fond, étant la victime de cette aventure, c'est moi qui avais le meilleur rôle, et je m'estimais bien heureux de devoir la vivre non dans la position du spectateur, mais de celui qu'on va opérer, car si, à l'inverse, on m'avait dit qu'on allait ouvrir le crâne de ma femme ou de mes filles, il me semble que cette seule perspective m'aurait rendu fou. Que cela m'arrive à moi, en un sens, était moins grave, et beaucoup plus supportable par conséquent.

Quant à l'idée de ma propre disparition, je m'étais toujours imaginé que, le jour où cela arriverait, moi si actif, et ayant toujours

plusieurs ouvrages sur le feu, j'éprouverais sans doute un sentiment terrible de frustration :

– Quoi, moi, devoir laisser en plan tant de projets avortés et interrompre mon livre avant qu'il ne soit fini ? Être obligé de m'arrêter en plein milieu de l'essai du siècle, juste au moment où j'allais prouver au monde que j'étais le plus grand penseur de ma génération ?

Pourtant là, bizarrement, pas de symphonie inachevée : je faisais au contraire l'étrange découverte que, loin d'être inaccomplie, par mes rencontres, ma famille, mes amitiés, tous les créateurs extraordinaires que j'avais fréquentés, mais aussi par tous les livres, les articles, les textes de catalogue que j'avais eu la chance de pouvoir publier, par mon enseignement aussi à Boulogne, à Lyon et à Nanterre, et les expositions dont j'avais été le commissaire, et les centaines de conférences que j'avais données dans toutes les régions de France³⁰, ma vie avait déjà été en fait d'une richesse extraordinaire comme peu de gens peuvent s'en vanter. Une fois encore, donc, j'étais un grand privilégié.

Aussi, tirant mes draps pour m'en couvrir le visage, comme un linceul, je n'arrêtais pas, pour m'en convaincre, de me répéter à moi-même :

– Vous n'avez pas idée de la richesse de ma vie !

J'en prenais vraiment conscience, en fait pour la première fois : j'avais eu la chance de mener une vie magnifique, d'une fécondité extraordinaire, sans une minute perdue ni pour la pensée ni pour le sens, et si c'était maintenant qu'elle devait s'arrêter, c'était déjà un

30. Environ 300 conférences sur l'art brut, l'art contemporain, les médias, le dessin, Artaud ou Chomo, depuis le début des années 1990 : dans plus de 90 villes françaises, une trentaine de lieux à Paris et une quinzaine de grandes villes à l'étranger. Sans compter une douzaine d'expositions importantes, surtout à Paris, mais aussi en province, en Finlande ou en Slovaquie.

grand accomplissement, il n'y avait pas de quoi en faire une telle histoire. Au cours de toutes ces années, à travers tant d'activités, j'avais accumulé un tel bagage : la ruche pleine, et archipleine, les abeilles pouvaient partir.

Par ma passion des arts visuels et mes fonctions de critique d'art ou de commissaire d'exposition, j'avais en particulier noué des relations amicales avec toute une série d'artistes remarquables, des créateurs, savants ou bruts, professionnels ou autodidactes, dont un grand nombre pouvait, selon moi, être tenus pour des génies. Et des génies, incontestables – j'en faisais le décompte mentalement dans ma tête –, j'avais dû en connaître au moins une bonne demi-douzaine, ce qui, là encore, n'était pas si banal pour un seul homme, au cours d'une seule vie.

Je découvrais également que, loin d'être aussi solitaire et indépendant que je le croyais, j'étais en fait au centre de tout un réseau de relations et d'amitiés dont très vite j'eus l'occasion de sentir, presque physiquement, la force du soutien. Et ça aussi c'était un grand avantage dont tout le monde ne peut pas se prévaloir. Qu'on pût tenir à moi et s'attacher à mon histoire me plongeait d'ailleurs dans l'étonnement, et, loin de flatter ma vanité, suscitait en moi un sentiment non dénué d'ambivalence, par peur réflexe sans doute d'y perdre un peu de ma liberté. Malgré son individualisme, exacerbé aujourd'hui, l'homme est un animal social : il faut des circonstances extrêmes pour lui faire découvrir la force des solidarités dont tout individu, qu'il le veuille ou non, est constamment entouré.

Et puis, comme on devait me le faire remarquer souvent par la suite, on ne fait, dans la vie, que récolter ce que l'on a semé, et le généreux reçoit plus, en général, que ce qu'il donne, tandis que l'avare s'appauvrit. Car, comme le dit si bien l'Évangile, la vie vous rend toujours au centuple : si vous aidez les autres, ils vous aident à leur tour, et quand vous ouvrez grand vos portes et vos fenêtres, la vie rentre et vous enrichit. Mais rien ne pénètre jamais

dans la maison fermée : être ouvert, n'être chiche ni de ses biens ni de son temps, écouter, lire, prendre des notes, observer la vie autour de soi, c'est la recette universelle pour accroître son monde intérieur en proportions parfois inouïes. Pourquoi faut-il toute une vie pour le comprendre ?

Mais le plus étrange encore n'était pas là : je découvrais, cette fois avec stupéfaction, qu'en fait je n'avais aucune crainte de mourir et que j'acceptais même mon destin comme absolument naturel, sans révolte ni récrimination. Et cette acceptation sereine, qui contribua grandement à rassurer ma femme et mes filles et les étonna de la part de quelqu'un qu'elles avaient plus souvent connu pusillanime et hypocondre, ne semblait avoir aucune autre base qu'une confiance illimitée dans quelque chose que j'aurais été bien incapable de définir. Confiance dans la science, la technique et les progrès de la médecine ? Sans doute – je n'avais pas le choix –, ou dans l'efficacité de la bonne étoile qui semblait m'avoir toujours accompagné ? Ou encore, plus mystérieux, dans la puissance d'invention de l'Inconnu et les ressorts insoupçonnés de la Vie ? Toutes ces explications avaient sans doute leur part de vérité mais semblaient insuffisantes pour rendre compte de la force inébranlable de ma Foi.

Car c'est bien de Foi³¹ qu'il s'agissait, c'est-à-dire de confiance aveugle dans cet horizon noir qui venait tout d'un coup de se substituer à toutes mes perspectives d'avenir. Et cette Foi – Foi dans quoi ? – m'étonnait le premier moi-même, qui savais depuis longtemps, et c'était même une de mes découvertes majeures en matière de religion, qu'il n'y a pas besoin de croire en [Dieu] pour avoir la Foi, que la Foi est beaucoup plus naturelle et instinctive que la croyance, et qu'il n'y avait donc rien de religieux là-dedans. Devant le caractère inattendu de ma réaction face à ce qui m'arrivait, et qui semblait plus effrayer les autres que moi-même, on m'a souvent ensuite parlé de courage. Le mot est inapproprié et ne fait

31. En latin, *fides* : la confiance.

que refléter la peur de ceux qui l'emploient. Car plutôt que de courage, c'est d'intelligence que l'on devrait parler, d'intelligence instinctive des limites d'une situation à laquelle l'organisme se trouve soudain confronté.

La nature profonde des êtres se révèle dans les grandes circonstances et les situations extrêmes où, comme dans les contextes de guerre, se mettent en place des mécanismes de survie qui font passer l'ensemble du mental sur un plan différent. C'est perdre son temps et, surtout, son énergie, que de se battre contre l'irré-médiable, qu'il faut se résoudre au contraire à accepter, comme l'enseigne avec sagesse le premier précepte d'Épictète qui est, en toute chose, d'apprendre à faire le distinguo entre ce qui dépend de nous – que nous pouvons donc changer –, et ce qui n'en dépend pas et sur quoi, par conséquent, nous n'avons aucun pouvoir.

Quelques semaines plus tard, au cours de ma radiothérapie, j'ai eu l'occasion de discuter avec un médecin libanais remarquable, vivant aux Antilles, dont la fille, jolie jeune femme très sympathique, suivait le même traitement que moi. Au cours de sa carrière, cet homme de 65 ans avait vu beaucoup de grands malades et aussi de grands opérés : tous avaient profondément changé et subi une transformation psychique spectaculaire, dont il était persuadé qu'elle était avant tout de nature organique, sans rien à voir avec la volonté, la culture ou l'éducation, le cerveau se comportant alors, selon lui, comme un ordinateur capable de se reprogrammer face aux menaces vitales et au danger.

Peut-être est-ce un mécanisme de cet ordre, lié aux sources les plus obscures de la vitalité, qui me permettait d'aborder, moi aussi, avec si peu d'états d'âme, une situation que, normalement, j'aurais dû trouver terrifiante. Mais de même qu'il y a, dans le renoncement, une force phénoménale d'épanouissement d'une dimension d'un autre ordre, il y a des vertus de soulagement particulières dans l'acceptation totale de son destin, à condition qu'elle soit totale, précisément, et c'est ce dont je me sentais capable, là, spontanément.

ment et sans effort, à mon plus grand étonnement. À mon beau-père, magnifique vieillard, perfusé et intubé de partout, qui se plaignait, un soir, de se sentir prisonnier sur son lit d'hôpital, j'ai conseillé, quelque temps plus tard, pour l'aider à prendre son mal en patience, sans rébellion, de « cultiver la passivité du chien qui lèche sa chaîne ». Car je savais d'expérience que, lorsque l'obéissance devient totale, elle passe à autre chose et permet d'atteindre une autre dimension : une vérité difficile à entendre dans une société qui a cultivé la révolte depuis plus de deux cents ans.

Mais je m'obstinais à vouloir percer le secret de ma sérénité anormale, et voici, finalement, ce que j'ai trouvé. Si je n'avais pas peur de mourir, et si j'acceptais mon destin de si bonne grâce, c'est que, tout simplement, et contrairement à ce que j'aurais cru *a priori*, je n'étais pas ATTACHÉ À LA VIE. Et pas plus attaché à elle que je n'étais, d'une manière générale, ATTACHÉ AUX BIENS MATÉRIELS.

Car, depuis toujours, et on me l'avait assez reproché dans ma famille, je n'avais pas tellement, comme on dit, « les pieds sur terre » et n'accordais qu'une importance très relative aux détails pratiques du quotidien, qui ne m'ont jamais vraiment intéressé et auxquels j'ai toujours eu le plus grand mal à appliquer durablement mon esprit. Alors que les autres, les gens « normaux », les envisagent d'habitude avec le plus grand sérieux, au point d'en faire presque leur morale et leur religion, moi, tout naturellement, j'étais ainsi constitué que, pour préserver en permanence ma sacro-sainte liberté de pensée, j'avais toujours tendance à faire deux parts, le monde matériel et le monde mental, et, comme si je vivais sur deux plans séparés, à mettre automatiquement au rang des contingence matérielles tout ce qui pouvait entraver le libre développement de ma vie intérieure, y compris les événements les plus fâcheux.

De ce point de vue-là, en comparaison de la passion intellectuelle qui a toujours été le moteur de mon travail et qui a, je crois, toujours animé ma vie, même ce qui venait de m'arriver passait

au second plan et parvenait difficilement à dépasser le rang des inconvénients habituels que peuvent représenter, par exemple, un déménagement imprévu, la panne de sa voiture sur la route des vacances ou, au moment des fêtes de Noël, des problèmes inopinés avec les impôts.

Il est vrai aussi, et je suis toujours enclin à l'oublier tant cette habitude est devenue une manie chez moi, que cinquante ans de pratique de l'écriture – j'ai commencé à écrire, clandestinement, et à tout prendre en notes à l'âge de 14 ans – , ont fini par faire de moi un « pro » de la distanciation, et m'ont entraîné, jour après jour, à voir mon entourage et tout ce qui m'arrive avec un certain recul, posture non réfléchie devenue ensuite comme une seconde nature. Mais cette propension presque anormale à voir les choses de haut et à m'abstraire du matériel pour le mettre en *stand-by*, n'avait évidemment, au quotidien, pas que des avantages.

– Laurent, il lui manque une case, disait parfois ma mère, sur un ton de reproche indulgent, et son tempérament pragmatique et terre-à-terre, si efficace dans la vie de celle qui avait élevé bravement cinq enfants, s'offusquait de me voir ne faire aucun cas de ce qui, pour elle, revêtait une importance essentielle : être économe, bien gérer son budget, avoir l'esprit pratique et prendre soin de ses affaires.

Ma sœur, elle, plus radicale, avait déclaré un jour :

– Laurent, il a passé sa vie à chercher quelque chose qui n'existe pas !

Une marque d'une telle incompréhension que, sur le moment, elle m'avait amusé et que je l'avais prise, en un sens, pour une sorte de compliment à l'envers, raison pour laquelle je ne lui en voulais pas. Et c'est vrai qu'il y a toujours eu en moi quelque chose que, certainement, les femmes de ma famille ne pouvaient pas comprendre, parce que leur propre nature en était trop éloignée, mais cela ne m'autorisait pas en retour à leur faire le reproche d'être ce qu'elles étaient.

Depuis longtemps, par la lecture de Sénèque, Épictète, Marc Aurèle ou Montaigne, par une certaine fréquentation aussi du bouddhisme zen dans ma jeunesse, j'avais cultivé en moi la philosophie du détachement, et je m'apercevais à présent que cette posture mentale m'était devenue non seulement familière mais quasiment naturelle.

À un moment critique de ma vie sentimentale, j'avais même essayé, en vain, de pratiquer le « *Nam Myoho Rengé Kyo*³² », pour surmonter une passion amoureuse qui était en train de me détruire, mais, allergique à toute forme d'endoctrinement, je n'avais pas poursuivi dans cette voie. Une phrase latine aussi était, depuis mon enfance, restée curieusement intacte dans un coin de ma mémoire, issue sans doute d'une version latine de mes 10 ou 11 ans : l'exclamation que, dans ses *Tusculanes*, Cicéron attribue à Socrate, assistant à une cérémonie où on faisait grand étalage d'or et d'argent :

– *Quam multa non desidero!* Que de biens, dont je n'ai aucune envie !

Pourquoi cette phrase, si simple, est-elle restée gravée en moi, de surcroît dans sa langue originale, comme si elle m'était tout particulièrement destinée ? Et pourquoi de toute ma scolarité latine, dont je n'ai presque rien retenu, est-ce la seule chose qui ait surnagé jusqu'ici ? Sans doute faut-il croire que c'était mon premier contact avec un mode de pensée, jusque-là inconnu, qui me révélait à moi-même parce que, pour la première fois, je rencontrais une attitude devant la vie qui me correspondait totalement.

Par la suite, j'ai eu tout loisir de repenser aux semaines précédant mon hospitalisation, et au rôle, incontestable, joué par l'inconscient dans tout un tas de comportements semblant la prémonition de ce qui allait m'arriver, comme si j'étais fait pour cette épreuve ou qu'elle était faite spécialement pour moi et que j'avais eu toute ma

32. Cette formule, que l'on récite comme un mantra, est le titre (*Daimoku*, en japonais), du Sutra du Lotus, ou Sutra du Lotus blanc de la Loi merveilleuse, signifiant à peu près « j'accepte la Loi universelle ». Elle est la base de l'enseignement de Nichiren Daishonin (1222-1282), moine japonais du XIII^e siècle, à l'origine de la Sokka Gakkai actuelle.

vie pour m'y préparer. Pourquoi, par exemple, moi qui travaillais dans un certain désordre et laissais autour de moi s'accumuler les dossiers, le courrier, les livres et les archives, avais-je éprouvé le besoin – ce qui ne m'arrivait jamais – de ranger soigneusement ma table, comme pour préparer le terrain et faire place nette en vue d'une importante activité à venir ? Plus inexplicable encore, quelle force m'avait poussé, les trois mois précédents, à lire intégralement, dans une belle édition du XVIII^e siècle, achetée sur eBay, la vie des sages antiques de Diogène Laërce³³ ? Comme s'il me fallait prendre modèle avant de traverser l'épreuve, réviser la théorie avant les travaux pratiques.

Je ne suis en rien bibliophile, et pourtant, depuis quelques années, j'ai pris l'habitude d'acheter sur Internet, où ils ne valent pas grand-chose en comparaison de ce qu'ils représentent réellement, des livres de vieux philosophes, latins, français, grecs ou anglais – John Locke, avec lequel j'ai une affinité particulière, William Pope, Rousseau, Sénèque ou Marc Aurèle, Cicéron, Pascal ou Montaigne –, parce que lire ces auteurs dans une édition ancienne, de surcroît dans ces admirables petits ouvrages de l'époque où le livre était encore artisanal, magnifiquement typographié et sur un papier inaltérable, avant la catastrophe du livre industriel au XIX^e, est une expérience très particulière qui rétablit le lien avec la civilisation d'avant et vous donne un sentiment physique de proximité avec ces époques révolues où l'Antiquité n'était pas loin, ni donc les sources vives de la sagesse occidentale. Rien à voir avec la lecture des mêmes textes dans une édition d'aujourd'hui : essayez, et vous en serez aussitôt convaincus.

Être « philosophe » n'est pas une spécialité intellectuelle ou universitaire, c'est une prédisposition naturelle, un tempérament.

33. *Les Vies des plus illustres philosophes de l'Antiquité, avec leurs Dogmes, leurs Systèmes, leur Morale, & leurs Sentences les plus remarquables, traduites du grec de Diogène Laërce, Auxquelles on a ajouté la Vie de l'Auteur, celles d'Épictète, de Confucius, & leur Morale, & un Abrégé historique de la Vie des Femmes Philosophes de l'Antiquité.* À Amsterdam, chez J. H. Schneider, MDCCLVIII.

Or, préoccupés surtout de leur carrière, la plupart des prétendus philosophes d'aujourd'hui, loin d'être des maîtres de sagesse, ne sont que des techniciens du concept ou des érudits de l'histoire de la philosophie, qui passent plus de temps à commenter la pensée d'autrui qu'à développer la leur propre, à partir de leur expérience personnelle de la vie.

Le mot philosophe d'ailleurs (*philos* « qui aime », *sophia* « la sagesse ») a une origine plus subtile que l'explication qu'on en donne en général dans les lycées. Selon Cicéron, repris par Fénelon, c'est Pythagore, donc un savant, un mathématicien, qui aurait le premier utilisé, et sans doute inventé, le mot : par modestie, parce que le peuple, illettré, le qualifiait de sage, comme on le faisait alors couramment pour désigner les gens de grand savoir dans une société de tradition orale essentiellement. À quoi il aurait répondu :

– Moi, un sage ? Non, mais j'aime la sagesse.

Une réponse d'une aussi haute élévation morale que celle de quelqu'un qui, aujourd'hui, par exemple, s'entendait qualifier de saint, pourrait répondre :

– Moi, un saint ? Pas du tout. Mais la sainteté ne me laisse pas indifférent³⁴.

L'apparition de la philosophie marquerait donc la rupture entre la logique naïve de la culture populaire et celle du monde des lettrés, et elle procéderait d'une volonté affirmée de la culture savante de se démarquer des facilités de l'opinion.

Je ne suis pas philosophe, au sens de la faculté, et je n'ai aucun diplôme correspondant, mais tous mes amis, depuis longtemps, m'ont toujours considéré comme tel, et si je ne me sens aucune

34. Ici, pour les « hagiophiles » (les amoureux de la sainteté), on pourrait donc hasarder le néologisme de « philhage ».

affinité avec les philosophes professionnels d'aujourd'hui, je me sens au contraire de la même famille que ceux d'autrefois, surtout ceux de l'époque des lumières ou ceux d'avant le christianisme, quand les écoles de sagesse n'avaient pas encore été noyées dans la religion.

Cette vocation involontaire a une raison. Par naissance, et donc par les particularités de ma nature, je suis pratiquement dépourvu de ce que les représentants de la caractérologie française – Le Senne, Mucchielli, Gaston Berger (le père de Maurice Béjart³⁵) – appelaient, dans les années 1950, l'« avidité », un trait de caractère que cette école, injustement oubliée, et pourtant très utile, mesurait par des tests directs simples que, chaque année, en guise de récréation, je soumettais à mes élèves, pour leur plus grand plaisir, mêlé de curiosité et d'étonnement³⁶.

L'avidité, c'est le sens de la possession, la passion du propriétaire. Ce qui fait qu'un individu, par exemple, est capable de tuer le premier venu parce qu'il a, par mégarde, éraflé la carrosserie de sa voiture. Avec le corps qui, comme le dit si bien le bouddhisme, n'est qu'un véhicule, il en va de même. Ceux qui s'accrochent aux choses, s'accrochent aussi à la vie et, au moment de la quitter, se cabrent dans le refus de lâcher prise, aggravant à la fois leur cas, et la douleur de tout leur entourage. À la différence de notre voiture pourtant, et contrairement à ce que l'on affirme aujourd'hui tous les jours, notre corps ne nous appartient pas vraiment. Ou si peu.

35. Trois ouvrages ont formé ma jeunesse à cette école de pensée qui faisait partie de ma culture familiale : le *Traité de caractérologie* (Paris, PUF, 1945) de René Le Senne (1882-1954) ; le *Traité pratique d'analyse du caractère* (Paris, PUF, 1952) de Gaston Berger (1896-1960), et *Caractères et visages* (Paris, PUF, 1954), un traité de physiognomonie de Roger Mucchielli (1919-1981).

36. En réalité Le Senne n'avait fait qu'introduire en France, et compléter, les travaux de deux savants hollandais, un professeur de psychologie clinique, Gerardus Heymans (1857-1930), et un professeur de neuropsychiatrie, Enno Dirk Wiersma (1858-1940), représentants de ce qu'on a appelé « l'école de Groningue » de caractérologie. L'« avidité » fait partie des six « facteurs complémentaires » ajoutés par Le Senne et Gaston Berger – avec la largeur du champ de conscience, la polarité (Mars ou Vénus), les intérêts sensoriels, la tendresse et la passion intellectuelle – aux trois fondamentaux de Heymans et Wiersma que sont l'émotivité, l'activité et le retentissement (être primaire ou secondaire). La particularité de la « classification de Groningue » était de reposer sur des études statistiques.

Souvent il nous domine, nous échappe, et s'il nous a été confié par la nature, c'est elle, en dernier ressort, qui décide de ce qu'il en advient la plupart du temps.

Une anecdote, racontée par ma grand-mère, a marqué ma jeunesse : il y avait à Nacqueville, le village de mon enfance, dans la Hague, où nous passions toutes les vacances d'été, deux sœurs dont l'une était généreuse et l'autre attachée à ses biens. Elles vivaient dans la même maison à la fin de la guerre. Quand les sirènes ont retenti pour annoncer un des derniers bombardements, tout le monde s'est enfui pour se mettre à l'abri dans une ferme voisine. Celle qui aimait trop ses biens a voulu revenir chercher quelque chose : elle est morte sous les décombres...

Seuls ceux qui ne s'attachent à rien ont, en mourant, le sentiment de ne rien perdre, et au moment de tout abandonner, ils se libèrent facilement. C'est pourquoi il faut savoir tout quitter, tout donner au préalable pour, le moment venu, partir léger, sans aucun bagage. Garder, entasser, accumuler pour plus tard, à quoi bon quand vient le dernier jour ? C'est chaque jour qu'il faut apprendre à se détacher de ses biens pour n'avoir rien à regretter le jour du départ.

Personnellement, je ne suis pas un homme de pouvoir – je déteste autant le subir que l'exercer –, et si je n'ai jamais eu un sens aigu de la possession, c'est que je suis né avec cette particularité bizarre : je n'ai par conséquent aucun mérite d'être ce que je suis. Au test de Gaston Berger, mon degré d'avidité avoisine le zéro, c'est même le trait de caractère où mes réponses sont les plus tranchées. Je ne suis pas non plus de nature aigrie ni envieuse et l'une des premières maximes que j'enseignais à mes élèves était qu'il faut toujours suivre sa route en se moquant du qu'en-dira-t-on, et ne jamais, au grand jamais, regarder dans l'assiette de son voisin. C'est cette tournure d'esprit, ce trait de caractère qui, dans les jours qui ont précédé mon opération, m'a aidé au plus haut point à affronter sans panique l'imminence du grand Inconnu, et à apprivoiser sans révolte l'idée de ma propre disparition.

C'est lui aussi qui explique que moi qui ai fréquenté toute ma vie tant d'artistes extraordinaires, je ne sois pas devenu vraiment collectionneur. Parce que ce que j'aimais dans leurs œuvres était indissociable de la relation affective, amicale, que j'entretenais avec eux – l'histoire de notre rencontre, le lien qui s'était tissé entre nous – et n'avait rien à voir avec la valeur marchande ni la moindre arrière-pensée de spéculation. De toute manière, dans le domaine des arts, l'approche du collectionneur est de loin la plus pauvre et la moins intéressante qui soit, puisque ce n'est pas le créateur qui le concerne vraiment au premier chef, mais la perspective purement égoïste de s'approprier le meilleur de sa production.

J'ai évoqué cette vieille science oubliée qu'est la caractérologie, que l'on pourrait tenir pour la façon moderne et rationnelle de répondre aux interrogations si anciennes de l'astrologie babylonienne ou du Yi King, mais sans aucune trace de voyance ni de prédiction, sans magie ni superstition. C'était une des spécialités de ma tante Yvette, la sœur cadette de ma mère, prof de philo à Neuilly, qui nous l'a fait découvrir, mon frère, ma sœur, mes cousines et moi, au cours d'étés normands inoubliables où nos deux familles passaient leurs vacances ensemble dans la maison de ma grand-mère. Et je ne peux penser sans tendresse ni émotion à ces soirées si animées de mon adolescence où nous commentions interminablement les vertus et les faiblesses de cette discipline mal considérée qui s'intéresse surtout dans l'homme aux variétés innées de comportement et donc aux variétés d'individus, non en fonction des accidents ou particularités de leur histoire familiale ou affective, comme la psychanalyse, ni en fonction de leur forme d'intelligence ou de leurs dons créatifs dominants, comme dans la théorie des intelligences multiples de Howard Gardner, mais pour ce que chacun a d'unique dans sa façon naturelle de réagir aux choses et aux circonstances³⁷.

37. Howard Gardner, *Frames of Mind – The Theory of Multiple Intelligences*, William Heinemann Ltd, 1984 (rééd. Fontana Press 1993). En français : *Les Formes de l'intelligence*, Paris, Odile Jacob, 1997.

Selon Le Senne, j'appartenais moi-même à la classe des « colériques » : émotifs, actifs, primaires (c'est-à-dire réagissant au quart de tour), mon frère aîné, lui, à celle des « passionnés », de tempérament « secondaire » : et c'était effectivement un méditatif à l'esprit d'escalier, de nature réservée et rancunière, qui devait me reprocher un jour, dans les couloirs de l'École normale où nous étions tous deux étudiants en même temps, quelque chose que j'avais dû lui faire, dans mon enfance, presque vingt ans auparavant. Malgré son schématisme, cette typologie des caractères, plus utile dans les familles nombreuses que dans les autres, a guidé ma façon de percevoir mon entourage, et moi-même, pendant longtemps, et a joué un rôle considérable à un stade clé de mon histoire familiale auquel aujourd'hui encore, je ne peux penser qu'en pleurant.

Car, à bien y réfléchir, ce qui m'a sauvé, au fond, au cours de ces trois nuits et trois jours où j'aurais pu être rongé par l'angoisse, avant mon opération, c'est la particularité inexplicable de mon caractère. À croire effectivement que, comme on me l'a souvent dit par la suite, en guise de compliment empoisonné, il y a en moi quelque chose de très particulier et que je ne suis pas « un type comme tout le monde ». « Atypique » donc, comme devait me qualifier un jour, mi-figue mi-raisin, mon proviseur, qui ne savait jamais comment j'allais réagir ni par quel bout il fallait me prendre.

AVANT L'OPÉRATION

La plupart des gens entretiennent un rapport fusionnel avec leur mal et, d'une manière générale, avec toutes les formes de malheur qui peuvent les frapper. Ils ne savent pas tenir la distance pour s'en protéger. En toutes circonstances, il y a toujours, dans la vie, un petit détail incongru ou dérisoire par lequel se trahit le caractère tragi-comique de l'existence. J'ai toujours été sensible à cet aspect grotesque des choses et aux petites contradictions, le plus souvent imperceptibles ou insignifiantes, qui ôtent tout sérieux aux formes même les plus extrêmes de prétention. Mon ami Chomo, du temps où j'allais le voir et l'entendre, toutes les semaines, prophétiser l'apocalypse environnementale dans sa forêt, m'avait un jour fait le compliment qu'avec moi, il avait appris au moins une chose : que la vie sur cette planète, on avait toujours autant de raisons d'en rire que d'en pleurer, ou de s'en réjouir que de s'en plaindre. Et pourtant Chomo était plutôt avare en compliments, et durant les quinze ans où je l'ai fréquenté, et où nous avons passé ensemble des heures à ramasser dans les décharges publiques des matériaux que j'entassais ensuite dans ma Méhari, il ne m'en a fait qu'un autre, dont j'étais fier, me présentant un jour à ses visiteurs comme :

– Un professeur qui est encore plus sale que Chomo !

Dans mon enfance, j'étais le clown de la famille, et j'ai toujours été allergique aux gens qui se prenaient trop au sérieux et surtout à ceux qui s'identifiaient au rôle que la société leur avait donné : président, directeur, maître, docteur, etc. Et j'ai toujours eu tendance à tourner en dérision les uniformes, les grades et les diplômes, et à prendre toute forme de hiérarchie sociale sur le mode du théâtre ou de la plaisanterie. Pour moi, tous les hommes sont, non pas semblables, mais égaux et plus ou moins différemment déguisés. C'est sous cet angle que j'ai toujours vu non la vie elle-même mais la vie en société, et c'est pourquoi je garderai du jour de mon opération, qui avait pourtant toutes les raisons de me terrifier, un souvenir non pas dramatique mais amusé.

Car de la vie elle-même et du cycle de la Nature, j'ai eu curieusement la révélation de la terrible ambivalence et de la gravité, en regardant un soir, à la télévision, un documentaire animalier. On y voyait, de la façon la plus banale, un troupeau d'antilopes brouquant sous le vent dans la savane. Comme la chèvre de monsieur Seguin, la plus gracieuse et la plus agile d'entre elles s'attardait sur une touffe d'herbe récalcitrante. Soudain, en trois bonds, une lionne à l'affût, pour nourrir ses petits, lui atterrissait sur les reins et la déchiquetait sauvagement. J'avais été saisi d'abord par la beauté du spectacle, puis stupéfait par sa cruauté et je n'ai jamais oublié cette scène qui, par sa brièveté, à la manière d'une fable, résumait les deux faces de la vie : toujours belle et cruelle, indissociablement. Or si nous voulons bien voir les beautés de la Nature – et qui ne s'extasie devant elles ? –, nous avons beaucoup plus de mal à regarder en face sa cruauté inexorable, beaucoup plus dérangeante.

J'ai été opéré le lundi 27 avril 2015, entre 3 et 5 heures de l'après-midi, à peine trois jours après l'IRM qui avait, de façon si spectaculaire, détecté dans l'hémisphère droit de mon cerveau cette fameuse tumeur pariétale droite dont les médecins osaient à peine prononcer le nom. Tumeur dont on ne pourrait savoir qu'après l'opération, par l'analyse en laboratoire, si elle était ou non « maligne », c'est-à-dire de nature cancéreuse³⁸. Mais c'est parce qu'ils ne me connaissaient pas, et me jugeaient sans doute trop petite nature pour supporter la vérité, que, soupçonnant sa gravité, ils avaient préféré ne pas me la montrer, sur ces images d'une précision inouïe que les machines actuelles sont capables de prendre, en très haute définition, sans doute à raison de plusieurs milliers par seconde, à mesure qu'elles découpent notre encéphale en tranches virtuelles beaucoup plus fines que celles d'un jambon.

38. Il s'avéra finalement qu'il s'agissait d'un glioblastome de grade 4, la forme la plus agressive de tumeur du cerveau, tumeur « maligne », bien sûr, parce que j'étais très intelligent ! Mais pour lui enlever de son importance, j'eus vite fait de rebaptiser cet ennemi mortel du sobriquet de Gliame IV.

Chez tout individu à qui il vient d'arriver quelque chose de vraiment grave, la succession des faits, chargés d'un contenu émotionnel violent, de façon ininterrompue, s'enregistre spontanément dans un calendrier spécial, qui n'est pas celui de la vie de tous les jours. Le moindre détail fait événement et c'est pourquoi on se rappelle les lieux, les dates et les horaires avec une telle précision. Ainsi les femmes gardent-elles en mémoire la date et les circonstances de leurs accouchements, les rescapés, souvent heure par heure, le calendrier des guerres ou des bombardements, ou les médiums, à la seconde près, le moment de leurs apparitions.

Par la suite, je devais apprendre, grâce à l'interne malien, un grand homme débonnaire au crâne luisant comme un œuf, que dix personnes environ s'étaient relayées autour de ma tête, ouverte sur 8 à 10 centimètres au-dessus de l'oreille droite :

– Tout compris, avec les préparatifs, de l'installation à la fin, ça a duré trois heures trente à peu près. Vous êtes sorti vers 17 h 15, 17 h 30, le temps de tout nettoyer.

Une dizaine de personnes pendant trois heures et demie autour de mon crâne ouvert – le chirurgien, un ou deux internes, quelques infirmiers et les anesthésistes –, j'étais impressionné et, d'une certaine manière, pour voir de près comment ils procédaient, j'aurais bien voulu pouvoir y assister. Car j'étais curieux de savoir comment, techniquement, ils pouvaient atteindre la zone à opérer sans risquer de déborder et de provoquer de graves dégâts autour, d'autant plus qu'ayant les cheveux longs, j'appris avec stupeur qu'ils n'avaient même pas eu besoin de me raser.

– Oh, c'est fini, tout ça, on ne le fait plus maintenant, m'avait répondu l'infirmière à qui j'avais posé la question.

Car, les jours précédents, je m'étais renseigné et, soucieux de connaître les termes exacts de la profession, je m'étais fait dire

qu'on ouvrait juste dans l'os une longue lucarne, qu'ils appellent le volet osseux, à travers lequel, je suppose, ils faisaient passer les instruments. Dans mon cas, il fallut ensuite 28 agrafes pour refermer le volet en question.

Juste après l'IRM, le vendredi de mon hospitalisation, j'avais demandé au chirurgien s'il était bon bricoleur : il avait été surpris. Parce que je me rappelais une vieille réflexion de mon ami Pascal, à Nanterre, qui, sortant de l'hôpital où il avait dû subir une opération, avait été effaré de la maladresse d'un chirurgien qu'il avait vu s'échiner sur un coude ou un genou cassé :

– Ils feraient mieux de leur donner des cours de bricolage que d'anatomie, avait-il fait remarquer, avec un bon sens qui m'avait frappé.

Mais, depuis, les temps ont changé : aujourd'hui les robots numériques sont pilotés par ordinateur, tout se fait en 3D, et ce sont des pinces spéciales qui, si j'ai bien compris – je les imagine un peu comme des pinces à sucre –, servent à déchiqueter le corps malin petit bout par petit bout. Le bistouri classique a laissé la place au bistouri virtuel ou au bistouri numérique.

Comme me dit crûment ma mère, après coup, au téléphone, avec son bon sens pratique de chaque instant :

– T'as de la chance, ta tumeur était très bien placée !

De la chance d'avoir une tumeur au cerveau, admettons ! Mais suivait la description, terrifiante, de l'agonie d'un ami de mon oncle, atteint, lui, d'une tumeur très profonde, donc inopérable. Il me fallait mesurer, là encore, mon privilège : ça aurait pu être bien pire, évidemment ! Ma chère maman : elle m'avait toujours énervé avec ce que j'appelais son « raisonnement par le pire ». Et pourtant, elle avait raison. Il faut dire aussi que la veille de mon opération, forte de ses 95 ans, sachant que j'avais raconté des bobards à mes

filles, pour les épargner, elle avait pris l'initiative de téléphoner à l'aînée pour la détromper, presque en l'engueulant :

– Ton père t'a dit « un kyste », mais une tumeur, c'est cancéreux, évidemment !

Par une coïncidence tragique, ma pauvre fille avait en même temps sa propre mère souffrante, bien plus malade que moi, et apprenant le malheur qui me frappait à mon tour, pour lutter contre ses bouffées d'angoisse, elle s'efforçait d'en plaisanter en répétant :

– Lol ! La même année, j'en aurai eu deux pour le prix d'un !

Sur le moment, je fus un peu choqué par le culot de ma mère, et ensuite je m'aperçus que cette mère Courage, qui avait épousé en pleine guerre un homme gravement tuberculeux, risquant sa vie – et la sienne – dans la Résistance, puis mis au monde deux enfants au pire moment de la débâcle allemande et de l'avancée chaotique des alliés, avait raison.

– Mais comment elle a réagi, lui ai-je demandé, pensant à ma fille, au caractère très impressionnable :

– Normalement !

La génération de mes parents, qui est sur le point d'atteindre 100 ans et qui a vu, en un siècle, comment on est passé insensiblement d'un monde à un autre, est une génération qui, au moment d'entrer dans la vie professionnelle et la vie de famille, a été vaccinée à vie par la guerre, à l'inverse de la mienne, celle des *baby-boomers*, trop protégée au départ et qui ne l'ayant jamais connue, s'est ingéninée au contraire, par tous les moyens possibles, à se mettre en danger et à tenter le diable pour échapper à la routine de la société du confort, toucher les extrêmes et donner du piment à son existence.

J'ai souvent pensé que dans la vie moderne, avec les progrès de la médecine et l'allongement phénoménal de la durée de vie, la mort, dans les pays riches, n'était plus assez fréquente ni assez rapprochée de la naissance pour que les individus ne perdent pas de vue l'essentiel. Comme si le temps s'étant trop distendu, on s'endormait en route, anesthésié par l'illusion de la sécurité, au point d'en oublier le sens et le but ultime de la vie. Et c'est dans ce temps élastique, privé de forts repères et inconscient de ses extrémités, que tant de gens s'enlisent dans les marécages de l'ennui, du doute et de la dépression. Mais aujourd'hui, il est vrai, le monde semble s'être brusquement réveillé et avec lui l'Histoire, dont des théoriciens imbéciles, il y a peu de temps encore, proclamaient la fin³⁹, tandis que les vieux monstres de toujours reprennent du poil de la bête et que la planète entière, à nouveau en danger, joue sa survie. Il suffit de pas grand-chose pour réveiller la vieille taupe de l'Histoire, qui peut longtemps sembler inoffensive, comme un volcan endormi.

– On vit trop vieux, dit aujourd'hui ma mère, et ma grand-mère, dans ses derniers agendas, à l'âge de 102 ans, ne notait plus que sa fatigue, et non, comme elle le faisait auparavant, les gens venus la voir ou qui lui avaient téléphoné.

Ah, tous ces vieux ! soupire de son côté, avec dégoût, ma tante la caractérologue, qu'épouvante le spectacle de la décrépitude de toute sa génération, à laquelle elle voudrait bien se soustraire.

Je ne sais plus dans quelle revue j'ai lu un jour que la longévité était transmise par la lignée maternelle, dans l'ADN des mitochondries, et ayant toujours vécu dans une famille de femmes

39. Voir à ce propos Fukuyama (Francis), *The End of History and the Last Man*, New York, Free Press (rééd. Harper Perennial fév. 1993, Free Press fév. 2006, Penguin Books sept. 2010 et nov. 2012). En français : Fukuyama (Francis), *La Fin de l'histoire et le dernier homme*, trad. D.-A. Kanak, Paris, Flammarion, fév. 1992 (rééd. « Champs », sept. 1993, janv. 2009). Dans l'euphorie naïve de la chute du communisme, Fukuyama croyait voir le triomphe final du libéralisme américain, c'est-à-dire de la liberté !

particulièrement résistantes, je me voyais plutôt vieillir en vieux sage, avec encore au moins vingt à trente ans devant moi, ou alors finir en patriarche, à la Tolstoï, entouré de toute ma tribu et puis choisir, comme lui, de m'éloigner du monde à la dernière minute pour m'éteindre en silence, loin de tout, dans un lieu anonyme.

C'est ce contexte familial qui contribuait, pour une bonne part, à mon incrédulité face à cette histoire folle qui venait de m'arriver, plus brutale et imprévisible qu'un accident de voiture. Parce que j'avais beau chercher, des deux côtés il n'y avait jamais eu aucun cas de cancer dans ma famille, ni hommes, ni femmes, et c'était donc moi, en apparence le plus costaud, qui allait le premier représenter la faille, dans un arbre généalogique jusque-là totalement épargné. Une sorte d'inexplicable erreur de casting qui me faisait dire :

– Il y a des familles à cancer mais, justement, pas la mienne ! C'est quand même dingue ce qui vient de m'arriver ! Jamais je ne me serais attendu à un truc pareil !

Les heures passaient, je n'avais pas peur, mais je n'arrivais pas à m'y habituer, ni même à me considérer comme malade, le terme de maladie, dans un cas pareil, ne me paraissant pas tout à fait approprié.

J'ai toujours beaucoup ressemblé à ma mère, qui elle-même tenait pas mal de ma grand-mère, l'immortelle de la famille, et si je ne parvenais pas à m'arrêter à cette idée du cancer, c'est qu'au fond je n'arrivais pas à y croire et ne me sentais pas vraiment concerné. Et puis cette tumeur, après tout, on allait me l'enlever, quelques jours à peine après l'avoir détectée, et je me sentais reconnaissant qu'on m'en débarrasse aussi vite, grâce à la conjonction de ce chirurgien formidable, et de l'assistance attentive et quotidienne de mon frère. Aucune raison de traîner davantage, en effet. Je pouvais donc encore considérer cet épisode comme un simple incident de passage. Après on n'y penserait plus. Quant au cancer lui-même, je n'avais plus lieu de le craindre, puisque je l'avais !

Une anecdote à ce propos m'était revenue en tête, en descendant l'allée qui porte son nom à Sainte-Anne : la fameuse bravade de Maupassant, le jour où son médecin l'avait averti qu'il avait bien la syphilis, cette maladie ravageuse, encore inguérissable à l'époque, qui était un peu pour tous les séducteurs, tous les noceurs et tous les libertins ce qu'est le SIDA aujourd'hui :

– « Alléluia, j'ai la vérole, par conséquent je n'ai plus peur de l'attraper⁴⁰ ! »

Pour moi, de la même façon, cette crainte superstitieuse du cancer qu'ont la plupart des gens n'avait plus de raison d'être, et j'étais libéré de ce côté-là. Et puis, j'allais être opéré en un temps record et, pour cela, allais devoir passer par le tunnel noir de l'anesthésie générale. Pour une fois, je n'avais donc, littéralement, qu'à me laisser porter ou, plutôt, comme sur un toboggan, à me laisser glisser jusqu'au jour où je reprendrais conscience, après avoir livré ma tête aux mains du chirurgien, dans le secret du bloc opératoire.

Et c'est ainsi qu'à deux jours de l'opération, à « J moins 2 », comme on disait dans le jargon du service, j'en étais déjà à souhaiter être trois jours plus tard, au matin du mardi, où l'on m'avait dit que je reprendrais conscience en salle de réveil, pour y rester sans doute toute la journée, avant de remonter dans ma chambre.

J'étais si impatient de passer l'épreuve, pour m'en débarrasser, pouvoir aborder l'étape suivante et retourner à mes activités habituelles, que je n'arrêtais pas de me répéter dans ma tête :

– Vivement mardi, que ce soit fini, et que je me réveille de l'autre côté !

40. Lettre à son ami le bibliothécaire Robert Pinchon, dit La Tôque, le 2 mars 1877. Guy de Maupassant devait mourir, dans des circonstances affreuses, seize ans après, le 6 juillet 1893, à l'âge de 43 ans.

Comme je l'avais si souvent écrit dans mon journal : « Je ne sais pas où je vais, mais j'y vais », et devant ce tunnel de trois jours, j'étais plein d'une confiance inexplicable, et surtout d'une sérénité parfaite qu'aujourd'hui encore je ne parviens pas à m'expliquer.

J'adore filer en TGV sur le plancher des vaches mais je n'aime pas l'avion où, pour quelques heures, on est suspendu dans les airs à la merci d'une machine, et forcé de remettre entièrement sa vie entre les mains d'autrui. L'anesthésie générale a beaucoup de similitudes avec un voyage aérien, et on y est tout aussi dépendant des aléas de la technique et de la compétence de ceux qui pilotent toute l'opération.

Heureusement, pour moi, les choses allaient beaucoup plus vite que dans un aéroport, ne me laissant que peu de loisir de me morfondre ni de m'enliser dans la rumination. Mais chasser les idées noires demandait tout de même beaucoup de vigilance et de concentration. Or il se trouve que, bizarrement, j'étais aussi soutenu par un intense sentiment de curiosité pour tout ce par quoi j'allais passer, un champ d'expérience resté pour moi, jusqu'à ce jour, totalement inconnu. Curiosité de la mort, si l'on veut, ou plutôt des limites de la vie, que j'allais approcher au plus près. Mais curiosité aussi de la performance médicale à laquelle j'allais prêter mon corps, et d'une manière plus générale, curiosité immense, irrationnelle, pour les aspects encore inexplorés de la vie. Un trait de tempérament répandu dans ma famille, mais dont, une fois encore, ma mère et ma grand-mère offraient sans doute l'exemple le plus accompli.

Inexorablement, les minutes s'écoulaient. Déjà tout se mettait en place, morceau par morceau, dans une certaine fébrilité perceptible sur tout l'étage. J'entendais les préparatifs, on entrait dans l'irréversible. L'opération venait d'être programmée pour le début de l'après-midi. Dans ma chambre, avant la descente au bloc opératoire, au rez-de-chaussée, il m'avait fallu me changer, mettre sur ma tête, comme les infirmières, une « charlotte » (c'est là que j'ai appris le mot !), et me doucher entièrement à la Bétadine, produit

antiseptique et désinfectant classique des hôpitaux français. Et sur le pas de la porte, par laquelle elle s'enfuyait, j'avais fait rire la jolie brunette sexy venue en coup de vent m'apporter tout le matériel en lui disant :

– Si je comprends bien, c'est « guerre aux microbes » ! À son sourire radieux et sa peau mate, j'avais cru reconnaître une Sud-Américaine. En réalité, elle avait du sang espagnol : le monde entier semblait à mon chevet.

Sur mon lit médicalisé, conçu pour pouvoir rouler dans les couloirs de l'hôpital comme un brancard, on m'a poussé dans l'ascenseur avec ma perfusion :

– Allez, on y va ! C'est parti !

Au bloc, tout le monde était à son poste : *shipshape*, comme sur un bateau au moment du départ. En entrant, c'est le froid qui m'a saisi et le bruit permanent de la pulsion d'air qui allait m'accompagner deux jours durant, comme la basse continue de cette étrange cérémonie dont j'allais faire les frais. Un infirmier prévenant m'a proposé une curieuse couverture chauffante, sorte de bâche en plastique, mal dépliée et trop rigide pour épouser les formes du corps, où l'on voyait en transparence des circuits électriques fluorescents.

Allongé sur le dos, attendant docilement, je regardais le plafond où j'admirais le design, ultramoderne, de trois ventilateurs sur bras articulés, d'une laque blanche impeccable. Sensible aux courants d'air et fragile de la gorge, j'ai pensé :

– Drôle d'hôpital ! On fait tout pour y chasser les microbes mais c'est eux qui vont attraper la crève.

Au-delà de mon épaule droite, la pièce, pleine d'appareils, paraissait très encombrée. Le champ opératoire était plus loin, délimité

me semble-t-il par une alèse de plastique bleu, devant laquelle le grand homme en blanc m'attendait de pied ferme, avec ses assistants, bien campé sur ses jambes comme un judoka face à l'adversaire au bord du tatami.

Soudain, d'entre les appareils, à hauteur de mon visage, a émergé la tête d'une drôle de petite bonne femme en bleu, avec de grosses lunettes marron relevées sur le front, qui s'est présentée comme mon anesthésiste. Un personnage comique de dessin animé, comme un diable brusquement sorti de sa boîte. Dans un accent indéfinissable – j'hésitais entre l'Asie ou les pays de l'Est –, elle a tenté, en vain, de m'expliquer les produits qu'elle allait m'injecter, mais à peine au milieu de sa phrase, elle m'éternuait dans la figure en s'excusant. J'ai eu envie de rire. Elle a voulu alors me mettre sur le nez un masque mou à l'odeur de plastique insoutenable, que je lui ai demandé d'éloigner un peu.

– Les tuyaux sont pourtant tout neufs !, a-t-elle protesté, un peu déçue. J'ai cru bon de plaisanter :

– C'est donc vous la Reine des Songes !

Elle m'a fixé derrière ses grosses lunettes d'un air interloqué.

J'ai juste eu le temps de me soulever un peu du côté droit où tout allait se passer. Et c'est là que, sur la paroi vitrée, tout à côté du chirurgien, j'ai vu pour la première fois l'image, d'une précision inouïe, des deux lobes de mon cerveau. Avec, sur l'un, une énorme zone mate et grise, aussi bien délimitée que les frontières de la Suisse sur un atlas de géographie.

– Ah, les salauds, une petite mandarine ! tu parles ! Plutôt une escalope de veau, tu veux dire !

Et je suis parti.



« MON PREMIER VRAI LIVRE »

Dès le lendemain de son opération à Sainte-Anne, Laurent se lance dans le récit autobiographique qu'on vient de lire.

Il écrit avec un plaisir *jamais ressenti à ce degré*. Il ajoute, dans les courriels adressés à ses proches :

« Comme si j'avais, grâce à cette bizarre aventure, enfin trouvé mon sujet, celui que j'attendais depuis longtemps, et qui du coup a débloqué tout le reste... Quelque chose me pousse et je ne suis jamais arrêté ni par le doute ni par les hésitations... C'est la première fois que l'écriture s'impose à moi de cette façon et dans la durée... Parce que sont tombées toutes les barrières... »

Le titre s'impose tout de suite : *Nuit d'éveil à Sainte-Anne*.

Il va enfin écrire son *premier vrai livre*. Lui qui a passé sa vie à parler des autres, lui qui a accumulé tant de notes en repoussant toujours à plus tard la mise en forme de l'autobiographie qu'il porte depuis des années, il est maintenant prêt. Il en ressent la nécessité, l'urgence.

« Ce sera un petit livre que j'ai promis aux infirmières qui ont veillé sur moi toute la nuit, et qui leur sera dédié. Une méditation sur la mort et sur la vie, et sur l'inexplicable et magique fraternité humaine... »

Ces cinq chapitres qu'on vient de lire, Laurent les avait relus et corrigés. Il en avait prévu sept autres dont on connaît à peu près le contenu par les propos à ses proches, sa correspondance, l'une de ses vidéos, et les notes qu'il a laissées.

Le chapitre 6 se serait appelé « **Love Streams** », d'après le film de Cassavetes : *Torrents d'amour*. Il s'agissait pour lui d'exprimer l'élan qu'il avait ressenti pour les infirmières avec qui il avait parlé toute la nuit, en se réveillant de son opération. Il se sentait ressuscité, miraculé, et bien meilleur qu'auparavant. « C'était une nuit assez extraordinaire où je n'ai pas arrêté de tenir une espèce de prêche en faveur d'une nouvelle humanité entre les hommes. » Il y aurait fait l'éloge des sœurs, des mères. « Ce sont les femmes qui tiennent le monde, ce sont elles, bien sûr, le sexe fort, puisque c'est elles qui nous mettent au monde, nous soignent, pansent le sang de nos blessures. »

Le chapitre 7 : « **La chambre du lion** » aurait évoqué le quotidien à l'hôpital Sainte-Anne (nouveau pour lui, qui n'avait jamais été hospitalisé) dans un *très beau service*.

Pourquoi ce titre ?

« Au-dessus de la salle de bains, il y avait une photo magnifique d'un lion. C'est un peu le symbole de ma chambre. »

Le chapitre 8 : « **La visite de la bonne sœur** »

« J'ai vu entrer dans ma cellule, dans ma chambre, par la porte entrebâillée, un petit personnage gris comme une souris qui était la bonne sœur de l'établissement et qui a profité que la porte était entrebâillée pour essayer de voir un malade à qui elle pensait sans

doute qu'elle allait apporter l'extrême-onction. Tout de suite... je me suis dit : Cette femme a besoin de réconfort et donc je l'ai accueillie... Je la mets à l'aise tout de suite, la situation était inversée. Je l'interroge sur son parcours et à ce moment-là elle me raconte, ça m'a désarmé, qu'elle avait été infirmière et qu'elle était une petite sœur de Saint-Vincent-de-Paul. Elle avait fait tous les théâtres de guerre, les pires. Là j'ai eu le plus grand respect pour elle... Je l'ai fait parler sur son parcours et je me suis aperçu que sa grande souffrance c'était de sentir que même dans sa famille il y avait une déchristianisation rampante qui fait qu'elle commençait à douter de sa vocation et du sens même de sa vie. Donc il faut la reconforter, il faut lui dire qu'elle a fait quelque chose de bien et là je l'ai interrogée sur cet ordre de Saint-Vincent-de-Paul... Je lui redonne le moral... »

Dans le chapitre 9, « **Une famille pas ordinaire** », il aurait parlé des siens.

« **Les leçons de l'épreuve** », chapitre 10, aurait évoqué les thèmes suivants : le regard qui change sur les êtres, le refus de la procrastination, cesser d'être malveillant, apprendre à ne dire que l'essentiel.

Le chapitre 11, « **Satori à Sainte-Anne** », s'inspire du *Satori à Paris*, de Kerouac.

« En réalité, ce que j'ai vécu à l'hôpital, c'est ce que les Japonais appelle le Satori, c'est l'illumination, c'est-à-dire qu'une chose qui paraît une catastrophe au départ, un coup qu'on a reçu sur la tête ou sur le corps, en réalité vous ouvre les yeux et c'est ce qui m'a fait dire souvent que je n'ai pas été diminué par ce qui m'est arrivé mais au contraire augmenté parce que ça m'a ouvert les yeux sur un aspect de la vie auquel j'étais fermé et un aspect fondamental... On ne dit pas assez parce qu'on n'a plus du tout le sens du religieux et surtout même le sens du sens, on ne dit pas assez qu'une épreuve peut vous apprendre quelque chose... qu'elle vous ouvre les yeux à une autre réalité, ou qu'elle fait passer sur un plan supérieur...

Ce qui m'est arrivé, même si c'est très dur, est d'une certaine façon une bénédiction parce que si ça ne m'était pas arrivé, tout ce que je dis maintenant ou tout ce que je pense, je ne le dirais pas, donc ça m'oblige à aller plus loin et à dire des choses qui effectivement peuvent être utiles pour les autres. »

Enfin le dernier chapitre, le douzième : « **Metanoïa** », c'est-à-dire conversion au sens de retournement, transformation complète de l'esprit.

« [Mon livre] se terminera simplement par un chapitre qui expliquera comment il a été écrit... C'est un texte qui est venu tout seul, qui est sorti de mon lit et toutes les phrases sont des phrases de réveil, des phrases spontanées, des phrases chopées à droite et à gauche dans les propos d'une infirmière, d'un ami au téléphone, et ainsi de suite, autrement dit, de la vie... C'est une écriture de terrain... pour apprendre aux gens qu'une épreuve n'est pas forcément négative et qu'elle peut avoir du sens et les enrichir. »

Laurent a utilisé sa technique habituelle : une feuille par idée, jamais de recto-verso. Puis il classe ses fiches dans un petit dossier par chapitre. « En fait ce n'est pas un livre, mais un puzzle de quelques centaines de morceaux, comme quand j'étais gamin... Et d'une certaine manière il se compose tout seul ; je n'ai donc pas peur de la panne d'inspiration... Et le plus fort, c'est que tout ça, c'est ma vie... C'est vraiment le récit de ce que je suis ou suis en train de devenir. »

Pourquoi ce récit est-il resté inachevé ?

Dès qu'il est rentré chez lui après l'opération, avec l'essentiel du premier chapitre écrit à l'hôpital, Laurent a organisé sa vie pour essayer de se concentrer sur l'écriture de son livre malgré le téléphone et les nombreuses visites qu'il ne savait pas refuser. Il a continué à écrire des dizaines de courriels. Il y a eu la fatigue souvent, l'épuisement, la radiothérapie, les chimiothérapies.

Et puis la main qui ne répondait plus, la vue qui baissait. Peut-être a-t-il également été victime de son perfectionnisme. Quelques mois à peine après son opération, les cinq chapitres étaient terminés mais il y revenait sans cesse, rajoutait des notes, de menues modifications. Même s'il continuait ses petites fiches pour la suite, il n'arrivait pas vraiment à s'atteler à la rédaction proprement dite. Par ailleurs, Laurent se consacrait avec ce qui lui restait de forces à la promotion et à la survie des œuvres de Chomo, cet artiste extraordinaire qui a marqué sa vie. Enfin, il y a eu ces entretiens que j'ai enregistrés chez lui entre janvier et septembre 2016. Une dizaine de séances pour une bonne centaine de vidéos de quelques minutes chacune. Elles lui ont permis d'aborder dans tous les sens les sujets qui lui tenaient à cœur et de se raconter une dernière fois.

LETTRE À L'AMI AMÉRICAIN

Je me souviens très bien de Laurent me racontant un mercredi soir au téléphone, dans l'excitation, les moments formidables qu'il venait de passer avec ses amis américains Dick et Kitty Rosenthal.

Ces riches collectionneurs, qui l'aimaient et l'admiraient, étaient déjà venus plusieurs fois lui rendre visite à Paris. Laurent, infatigable et toujours débordant d'un enthousiasme contagieux, les emmenait à la découverte de ces univers qu'il chérissait : le Village d'Art Préludien de Chomo ou les ateliers d'artistes dont il aimait le travail et qu'il s'attachait à faire reconnaître.

Comme il était vivant et drôle ce soir-là !

Le vendredi matin de la même semaine, il m'appelle à nouveau. Il commence par s'excuser de déroger à notre règle (à ma demande, on ne se téléphonait que le soir), mais il a une nouvelle étonnante à m'annoncer. Il semble de très bonne humeur.

« En fait, je te téléphone depuis l'hôpital... On vient de me découvrir une espèce de mandarine dans le cerveau. Je serai opéré lundi (le 27 avril 2015, à l'hôpital Sainte-Anne). »

Vous connaissez la suite de La dernière aventure de Laurent Danchin. Dès son retour chez lui, Laurent a envoyé ce magnifique courrier à son ami américain.

Jean-Luc Giraud

Dear Kitty and Dick,

I was expecting your message and I am very happy to read that you had a nice and safe flight back to Cincinnati, after this wonderful tour of Europe which gave us a new opportunity to meet and to spend some time together (memorable sunny moments which were also for me the occasion to get to know Kitty!). I am especially thrilled to read that you responded to Chomo's universe and to his Village of Preludian Art in such a positive way, and also that your friends liked the pictures and his art.

Now, there is a second part to our 'common' story which I'll have to tell you now, because something incredible, and absolutely unpredictable, happened to me only a few days after we'd met, while you were still touring Europe, and I was struck, reading your e-mail, by the strange coincidence between the words you use and what it is all about. When you say, speaking of Chomo's way of life and philosophy: "*what's really important for this very short time we occupy a little piece of time on earth.*" So true, as you know, and will see... But like all true stories, mine has also a tough side, which might seem a bit disturbing at first. So, since I wouldn't like to sadden your return with useless and unpleasant considerations, please, take a good seat, a drink, and listen carefully to what I'd like to call: "*The last adventure of Laurent Danchin*".

Believe me, even if it may sound a bit weird afterwards, this is a VERY HAPPY and LUCKY man who is now speaking to you. By this extraordinary adventure, I guess you won't be disappointed either, but in a very different way than expected...

With my warmest thoughts
Laurent

PS: You'll find the full story in the attachment. For technical reasons, I'm obliged to use my wife's computer today. If you write me back, please use: laurent.danchin@free.fr

To tell it short, here is what happened to me.

As you know, life is completely unpredictable. Only 5 days after we'd been together in the forest at Chomo' place, on Friday April 24, I suddenly had serious neurological symptoms and I was urgently sent to the hospital (Center Sainte-Anne, in Paris, the Mecca for the lunatics, of which my last published book, *Artaud & l'asile*, speaks extensively!), and I was diagnosed a large brain tumor which was removed by surgery at the same hospital, by a very expert surgeon, 3 days later (on Monday 27, one week after our afternoon in the forest!).

Then I stayed there for 10 days, a full week of intense mental and physical concentration, extremely well watched over by my family, an exceptional medical team and the remarkable nurses who took care of me day and night. After what, quite stunned, I was sent back home (last Monday), like a soldier coming back from Lebanon or Syria in a single flight, and I lead here peaceful days like I've never known before, under the constant watch of my guardian angel, my wife Francine, who never showed the slightest sign of fear or weakness during these terrible days. So that, to everybody's surprise, I'm already recovering, fairly well, writing serenely all day long and feeling like resurrected.

By chance I have an exceptional family, of very brilliant and, most of all, very human people, and a brother, Nicolas, who is an important cardiologist in Paris. All along, he was behind the stage, checking everything and keeping contact with the doctors and the institution. I was treated like a VIP and never felt anonymous, unlike so many people in ordinary hospitals who feel sometimes lonely and abandoned. And now that I'm out of it, I am conscious that I was in fact extremely privileged, and lucky that everything happened so quickly, especially during the vacations where the atmosphere was more quiet and everybody more available than usually.

In fact, it was so unexpected and violent, that it didn't leave me much time to be afraid of what was going on and happening to me. Strangely, I discovered I was not afraid by the perspective of my own death—it seemed almost relieving and I felt serene—because it appeared to me that my life had been incredibly rich of all kinds of gifts and favours, especially through all the encounters of remarkable people I had made, including especially the marvelous creators I had supported and shown in all of my exhibitions, but also the more than 4,000 pupils and students I had taught and helped when I was a teacher, or more recently, all the new people I met each time I was lecturing here and there.

My only concern was to try to keep as serene as possible and to stop panic, in order to spare my wife and my 2 daughters, Clara and Amélie, and Francine's child, Swannie. Because I realized it was much more frightening for them, as spectators, to watch what was going on, than for me to be right in the center of it.

But for this—keeping serene—I was prepared. I've had a strong religious background in my youth, a long training in humanities, and I have long been familiar with Buddhism and philosophy (the Stoics, in particular, whom I've read many times). But, alas, if you can be a Stoic for yourself, it is not possible for others, and I was especially sorry for my daughter Clara, the violinist, who is the youngest, starting her career in London with all the confidence of her age.

Nonetheless, everything went as best as possible on this respect, and under such circumstances, and they could all admirably stand the shock, and I still admire them for that. Francine, in particular, was always there, available, next to me, as solid and safe as the bars of my medical bed, and it was extremely reassuring.

I was also aware I had another privilege: being inside, and even sometimes right at the center, of a network of people (Mycelium, the outsider art field, *Raw Vision*, the Collection de l'art brut in Lausanne, the Halle Saint-Pierre, etc.), I could quite physically

feel the concern of my many friends and acquaintances, and feel the support of a real chain of love around me: not many people have that chance. But it is the behaviour of the hospital nurses who most amazed me and turned me upside down, women from all countries and cultures, West Indies, Africa, Morocco, Algeria, leading much tougher lives than mine, and making no difference in social or racial status between us: just trying to help, to relieve and save another Human Being. Until now, I've always acted in a very independent way and have never asked anything to anyone, and this, their constant kindness and care for a stranger, I will never forget, and this is the major discovery of these incredible days which have completely changed my way to look at things and people. And this discovery, I know it now, is a blessing for me. Because this feeling of Fraternity which literally envelops you at the hospital, is the exact inverse of how everyday social life goes on usually, the model of how it *should* be.

Now, the most important: while I was still awakening in the special room after the operation, a full night which will remain in my mind as a kind of mystical moment, for which I will keep a lasting nostalgia, I was watched over by two remarkable persons, Danielle and Raïssa, and I felt so close to them, that for the first time in my life I realised that, beyond all barriers, humankind was just one big family, with mothers, brothers and sisters, and I felt overwhelmed by *love streams* (remember the John Cassavetes movie?) towards all our Mothers who give birth to us and are the midwives of our existence. And I thought, but I already knew it for long, that the real strong gender is not the male but the female part of humankind: women, not men, and I felt suddenly immensely grateful to all the women, mothers, sisters, daughters, without which we would be nothing by ourselves...

As you see, after an operation like this, your brain must still be for hours in a modified state of consciousness, and it showed!

I'm almost finished, excuse me to be so long.

As you know, I was born essentially a writer, and so, right in the middle of our endless conversation—we spoke all night together, about everything, the state of the world, men and women, education, crazy finance, consumer society, religion, Africa and Europe, war and peace, the addiction to smartphones and to the new technologies, etc.—I suddenly promised them I would *write my story*, right away, from my hospital bed, then publish it and dedicate it to them in less than a year. And the title of it came immediately: it would be a short book, a meditation about life, love and death, and about the inexplicable and magical brotherly love I had discovered and experienced among them. And it would be named *Nuit d'éveil à Sainte-Anne* (*Night of Awakening at Sainte-Anne*): Sainte-Anne is the Mother of Mary, and so, in the Christian tradition, the mother of all the mothers, but it is also the name of the most famous landmark in French psychiatry, very familiar to all those who, like me, study 'art brut' and outsider art!). And I would write it in a very simple way, with simple words, so that everybody would be able to understand.

I started to write the next morning—by hand (typing was still too tiring for me), and I'm still working on it now that I'm back home, and it will be the first REAL book I've made. My first book, in fact, and I was waiting for it. I don't expect it to be a success—what is success?—but just to help other people, and among them the most humble, to find more meaning in their existence, to be more generous to others, and to better stand their fate.

This will be my way to teach others what I've been taught through that incredible and mysterious experience.

I don't want to sound too mystical, but, retrospectively, everything seems weird and predestinated in that story: Sainte-Anne, my book on Artaud, even the coincidence that it happened to me just after I had driven you to Chomo's village (which represents an important 'spiritual place' in my life), and Chomo, from the start, took spontaneously a big part in my narrative: each time

a deep thought came to my mind, Chomo was there, with one of his favourite sentences or formulas, right to the point, as if to encourage me in the good direction and to confirm me on the path life had forced me to take so abruptly.

Of course, one week before—remember when we were still drinking Margaux at the George V—no one could forecast what was to happen to me, and I’ve been thinking many times since then that it is a good trick of Nature that she keeps us BLIND concerning our even nearest future.

I’m finished. I’m back home now, a bit dizzy, and I feel as HAPPY as a man can be in such circumstances. I even think, sometimes, this ordeal was in a way necessary to help me give a new direction to my life, and most of all, to change my bad habits of thoughts and reflexes of behaviour towards people. If I dared, I would say I feel like elected for something I don’t know, a new role perhaps, or some greater responsibility, of which I will discover the real meaning only later. And I feel ready for it.

But what is already sure to me is that this extraordinary experience, at the limits between death and birth, already changed me and that I will never be the same as before. Of course, in a few weeks, I’ll go back to my normal activities, but with a completely renewed spirit, and this is a major improvement of myself and of my life. And I feel immensely grateful to Nature, or God, or whatever you call it—Chomo used to say “The Invisible” or “The Forces which govern us”—to have embarked me inside this violent turmoil with enough inner strength to be able to stand it.

Like Nature itself, life has magic for those who are generous enough to perceive its unlimited generosity.

Warmly yours,
Laurent

PS 1: Last but not least: concerning the Chomo Preservation project, you'll receive a small memorandum on the subject in a few weeks, with the main phases of it:

- a first one-week campaign of restauration next July or August with a group of art students from Nantes;
- the new edition of Chomo's book;
- an exhibition, *Chomo and His Photographers*, at the royal castle of Tours in December;
- different artistic events in the Village of Preludian Art, prefiguring the "Second Life" of the site, which should become, in a way or another, a gathering place for creative people from all fields (art, science, philosophy, etc.).

For practical matters, in conjunction with my association Mycelium (www.mycelium-fr.com) we'll launch a Chomo Foundation around next fall, and open a bank account, but this will take a few months to achieve. Meanwhile, as a transitory state, we'll use my personal bank account if donators want to help us and participate in the July/August one-week restoration worksite.

PS 2: By the way, I'm also proud to inform you that, 2 days before I was sent to the hospital, I was asked by Jo Farb Hernandez, the Director of SPACES (www.spacesarchives.org/Aptos, Ca) to join their board of trustees, and I was told that SPACES will soon become a part of the Kohler Foundation, the major US organisation aimed at the preservation of Folk and Outsider Art environments. This will be an important perspective for our efforts here, in France and Europe, and help build a stronger transatlantic link between the people working in the same field, in the same direction.

PS 3: Could you, please, tell Kitty that the sausage she gave me was excellent, and I was happy to find it when I came home, after all the junk food of the hospital!!!

Chers Kitty et Dick,

J'attendais votre message et je suis très heureux d'apprendre que vous êtes bien rentrés à Cincinnati, que vous avez fait bon voyage, après ce merveilleux tour d'Europe qui nous a donné l'occasion, encore une fois, de nous rencontrer et de passer du temps ensemble (des moments ensoleillés, inoubliables, qui m'ont également permis de faire connaissance avec Kitty !). Je suis vraiment ravi que vous ayez réagi d'une façon aussi positive à l'univers de Chomo et de son Village d'Art Préludien et que vos amis aiment les photos et son travail d'artiste.

Maintenant, il y a une seconde partie à notre histoire commune que je dois vous raconter car quelque chose d'incroyable et d'absolument imprévisible m'est arrivé quelques jours à peine après notre rencontre, pendant que vous poursuiviez votre tour d'Europe et j'ai été frappé en lisant votre email par l'étrange coïncidence entre les mots que vous utilisez et ce dont il s'agit. Quand vous dites, à propos de la façon de vivre de Chomo et de sa philosophie : « Ce qui est vraiment important pendant ce très court instant que nous passons sur la terre. » C'est si vrai, vous savez, vous allez voir. Mais comme toutes les histoires vraies, la mienne a aussi son côté dur, qui peut choquer dans un premier temps. Et comme je ne voudrais pas attrister votre retour avec des considérations inutiles et désagréables, s'il vous plaît, asseyez-vous, servez-vous un verre et écoutez attentivement ce que j'aimerais appeler : « *La dernière aventure de Laurent Danchin* »

Croyez-moi, même si cela vous paraît un peu bizarre vu la suite, c'est un homme TRÈS HEUREUX et CHANCEUX qui vous parle maintenant. Par cette extraordinaire aventure, je pense que vous ne serez pas déçus non plus, mais d'une manière bien différente de celle à laquelle on pourrait s'attendre.

Avec mes pensées les plus chaleureuses,
Laurent,

PS : Vous trouverez l'histoire complète dans la pièce jointe. Pour des raisons techniques, je suis obligé d'utiliser aujourd'hui l'ordinateur de ma femme. Si vous me répondez, faites-le s'il vous plaît à l'adresse suivante : laurent.danchin@free.fr

En quelques mots, voici ce qui m'est arrivé.

Comme vous le savez, la vie est tout à fait imprévisible. Cinq jours à peine après ce moment passé ensemble en forêt chez Chomo, le vendredi 24 avril, j'ai eu soudain de graves troubles neurologiques et on m'a envoyé en urgence à l'hôpital (Sainte-Anne, à Paris, la Mecque des fous, dont mon dernier livre publié, *Artaud et l'asile*, parle abondamment) où on m'a diagnostiqué une grosse tumeur cérébrale qu'un excellent chirurgien m'a retirée, dans le même hôpital, trois jours plus tard (mardi 27, une semaine après notre après-midi en forêt !).

J'y suis resté dix jours, toute une semaine de concentration mentale et physique, extrêmement bien entouré par ma famille, une équipe médicale exceptionnelle et les remarquables infirmières qui ont pris soin de moi jour et nuit. Après quoi, un peu sonné, on m'a renvoyé chez moi (lundi dernier), comme un soldat qui revient du Liban ou de Syrie par vol direct et j'y coule des jours paisibles comme je n'en ai jamais connu auparavant, sous la sur-

veillance constante de mon ange gardien, ma femme Francine, qui n'a jamais montré le moindre signe de peur ou de faiblesse durant ces jours terribles. De sorte que, à la surprise générale, je récupère au mieux, passant mes journées à écrire, serein, et me sentant comme ressuscité.

J'ai la chance d'avoir une famille exceptionnelle, des gens très brillants et surtout très humains et un frère, Nicolas, qui est un cardiologue réputé à Paris. Il était toujours là, dans les coulisses, contrôlant tout et gardant contact avec les médecins et l'hôpital. J'ai été traité comme un VIP et ne me suis jamais senti isolé ou abandonné. Et maintenant que j'en suis sorti, je suis conscient de l'immense privilège et de la chance que j'ai eus que tout se soit passé si vite et surtout pendant les vacances scolaires, quand l'atmosphère était plus calme et le personnel plus disponible que d'habitude.

En fait, c'était si inattendu, si violent que cela ne m'a pas laissé beaucoup de temps pour m'effrayer de ce qui m'arrivait. Curieusement, j'ai découvert que je n'avais pas peur de ma propre mort – cela me semblait plutôt un soulagement et je me sentais serein – et cela parce qu'il était clair pour moi que ma vie avait été incroyablement riche de toutes sortes de dons et de faveurs, particulièrement grâce à toutes les rencontres de gens remarquables que j'avais faites, et avant tout les merveilleux créateurs que j'avais soutenus et montrés dans mes expositions, mais aussi les 4 000 élèves et étudiants, sinon plus, à qui j'avais enseigné et que j'avais aidés quand j'étais professeur ou plus récemment, toutes les nouvelles rencontres que j'avais faites à chacune de mes conférences ici ou là.

Mon seul souci était d'essayer de garder mon calme autant que possible et de ne pas paniquer afin d'épargner ma femme et mes deux filles, Clara et Amélie, ainsi que la fille de Francine, Swannie. Parce que je me suis rendu compte que c'était bien plus effrayant pour elles, comme spectatrices, d'assister à ce qui se passait, que pour moi d'être au cœur même des choses.

Mais à cela – rester serein – j'étais préparé. J'avais reçu une forte éducation religieuse dans ma jeunesse, fait longuement mes humanités, le bouddhisme et la philosophie (les stoïciens en particulier que j'avais souvent lus) m'étaient familiers. Mais hélas, si on peut être stoïcien pour soi-même, on ne peut pas l'être pour les autres et j'étais particulièrement désolé pour ma fille Clara, la violoniste, la plus jeune, elle qui commence sa carrière à Londres avec toute la confiance de son âge.

Et pourtant, tout s'est passé aussi bien que possible à cet égard et au vu des circonstances et ils ont tous pu admirablement encaisser le choc et je les en admire. Francine, en particulier, a été toujours été là, disponible, près de moi, aussi solide et sûre que les barreaux de mon lit d'hôpital et c'était extrêmement rassurant.

J'avais également conscience d'un autre privilège : étant à l'intérieur et parfois même au cœur d'un réseau de gens (Mycelium, le domaine de l'art *outsider*, *Raw Vision*, la Collection de l'art brut de Lausanne, la Halle Saint-Pierre etc.), je pouvais sentir presque physiquement l'inquiétude de mes nombreux amis et connaissances et sentir le soutien d'une véritable chaîne d'amour tout autour de moi : peu de gens ont cette chance. Mais c'est le comportement des infirmières de l'hôpital qui m'a le plus impressionné et bouleversé, des femmes de tous les pays, toutes les cultures, Antilles, Afrique, Maroc, Algérie, menant des vies bien plus dures que la mienne, et ne faisant aucune différence de statut ou de race entre nous : essayant d'aider, de soulager et de sauver un autre Être humain. Jusqu'à ce jour, j'ai toujours agi d'une façon très indépendante sans jamais rien demander à personne et cela, leur gentillesse constante et les soins donnés à un étranger, je ne l'oublierai jamais et c'est la plus grande découverte de ces jours incroyables qui ont radicalement changé mon regard sur les choses et les gens. Et cette découverte, je le sais maintenant, c'est pour moi une bénédiction.

Parce que ce sentiment de fraternité qui vous enveloppe littéralement à l'hôpital, c'est exactement le contraire de la vie sociale que

nous menons tous les jours, et le modèle de ce qu'elle devrait être. Et maintenant, le plus important : pendant que je prenais le temps de me réveiller dans la salle à cet usage, après l'opération, toute une nuit qui restera dans mon esprit comme une sorte de moment mystique dont je garderai une nostalgie indélébile, deux personnes remarquables veillaient sur moi, Danielle et Raïssa, et je me suis senti si proche d'elles que pour la première fois de ma vie je me suis rendu compte que, par-delà toutes les barrières, l'humanité était une seule et grande famille, avec des mères, des frères et des sœurs et je me suis senti submergé par des torrents d'amour (vous vous souvenez le film de Cassavetes ?) envers toutes nos Mères qui nous ont donné la vie et ont été les accoucheuses de notre existence. Et j'ai pensé, mais je le savais depuis longtemps, que le véritable sexe fort ce n'est pas le masculin mais le féminin : les femmes, pas les hommes, et j'ai ressenti soudain une immense gratitude pour toutes les femmes, mères, sœurs, filles sans lesquelles nous ne serions rien par nous-mêmes... Comme vous voyez, après une opération de ce genre, le cerveau demeure encore pour quelques heures dans un état modifié de conscience, la preuve !

J'ai presque fini, pardon d'être si long.

Comme vous le savez, je suis un écrivain-né et c'est pourquoi, au beau milieu de notre interminable conversation – nous avons parlé ensemble toute la nuit, de tout, l'état du monde, les hommes et les femmes, l'éducation, la finance folle, la société de consommation, la religion, l'Afrique et l'Europe, la guerre et la paix, l'addiction aux smartphones et aux nouvelles technologies etc. –, je leur ai tout à coup fait la promesse que j'écrirais mon histoire, sur-le-champ, de mon lit d'hôpital et que je la publierais et la leur dédicacerais dans moins d'un an. Et le titre est venu immédiatement : ce serait un livre court, une méditation sur la vie, l'amour et la mort et sur l'inexplicable et magique amour fraternel dont j'avais fait la découverte et l'expérience parmi elles. Et il s'appellerait : *Nuit d'éveil à Saint-Anne* : Sainte-Anne est la mère de Marie et donc, dans la tradition chrétienne, la mère de toutes les mères, c'est

aussi le lieu phare de la psychiatrie française, bien connu de tous ceux, comme moi, qui étudient l'art brut et l'art *outsider* ! Et je l'écrivais d'une manière très simple, avec des mots simples, afin que tout un chacun puisse le comprendre.

J'ai commencé le lendemain matin, à la main (taper me fatiguait trop), et je suis encore en train d'y travailler maintenant que je suis revenu chez moi et ce sera le premier VRAI livre que j'aurai fait. Mon premier livre, en fait, et je l'attendais. Je ne vise pas le grand succès – qu'est-ce que le succès ? – mais juste qu'il puisse aider les gens et parmi eux les plus humbles, à trouver plus de sens à leur existence, à être plus généreux envers les autres, et à mieux faire face à leur destin. Ce sera ma façon d'enseigner aux autres ce qui m'a été enseigné durant cette incroyable et mystérieuse expérience.

Je ne veux pas avoir l'air trop mystique mais, rétrospectivement, tout semble étrange et prédestiné dans cette histoire : Sainte-Anne, mon livre sur Artaud, et jusqu'à cette coïncidence que cela me soit arrivé juste après vous avoir emmenés au village de Chomo, qui représente un important « lieu spirituel » dans ma vie, et Chomo, dès le début, a pris spontanément une part importante dans mon récit : chaque fois qu'une pensée profonde me venait à l'esprit, Chomo était là, avec l'une de ses sentences ou formules favorites, dans le mille, comme pour m'encourager dans la bonne direction et me raffermir sur la voie que la vie me forçait si brutalement à prendre.

Bien sûr, une semaine plus tôt – souvenez-vous quand nous buvions du margaux au George-V –, personne ne pouvait prévoir ce qui allait m'arriver et j'ai souvent pensé depuis que c'est un bon tour que nous joue la Nature en nous laissant AVEUGLES quant à notre avenir, fût-il le plus proche.

J'ai fini. Je suis de retour chez moi, un peu étourdi, et je me sens aussi HEUREUX qu'un homme peut l'être en de telles circonstances. Il m'arrive même parfois de penser que cette épreuve était en quelque sorte nécessaire pour m'aider à donner à ma vie une

nouvelle direction et, avant tout, à changer mes mauvaises habitudes de pensées et mes comportements automatiques envers les gens. Si j'osais, je dirais que je me sens comme élu pour quelque chose que je ne connais pas, un nouveau rôle peut-être, ou une plus grande responsabilité dont je découvrirai plus tard la véritable signification. Et je m'y sens prêt.

Mais ce qui, d'ores et déjà, est pour moi une certitude, c'est que cette extraordinaire expérience, aux limites de la mort et de la naissance, m'a déjà changé et que je ne serai jamais plus le même qu'auparavant. Bien sûr, dans quelques semaines, je retournerai à mes activités normales mais avec un esprit complètement régénéré et c'est là une amélioration capitale. Et je me sens plein d'une immense gratitude envers la Nature ou Dieu ou appelez cela comme vous voulez – Chomo disait « L'Invisible » ou « Les forces qui nous gouvernent » – de m'avoir embarqué dans cette violente tourmente avec assez de force intérieure pour pouvoir l'affronter.

Comme la Nature elle-même, la vie a sa magie pour ceux qui sont assez généreux pour percevoir son infinie générosité.

Chaleureusement vôtre,
Laurent

PS :

1. Last but not least : à propos du projet de Préservation Chomo, vous allez recevoir un petit mémorandum sur le sujet dans quelques semaines avec ses principales phases :

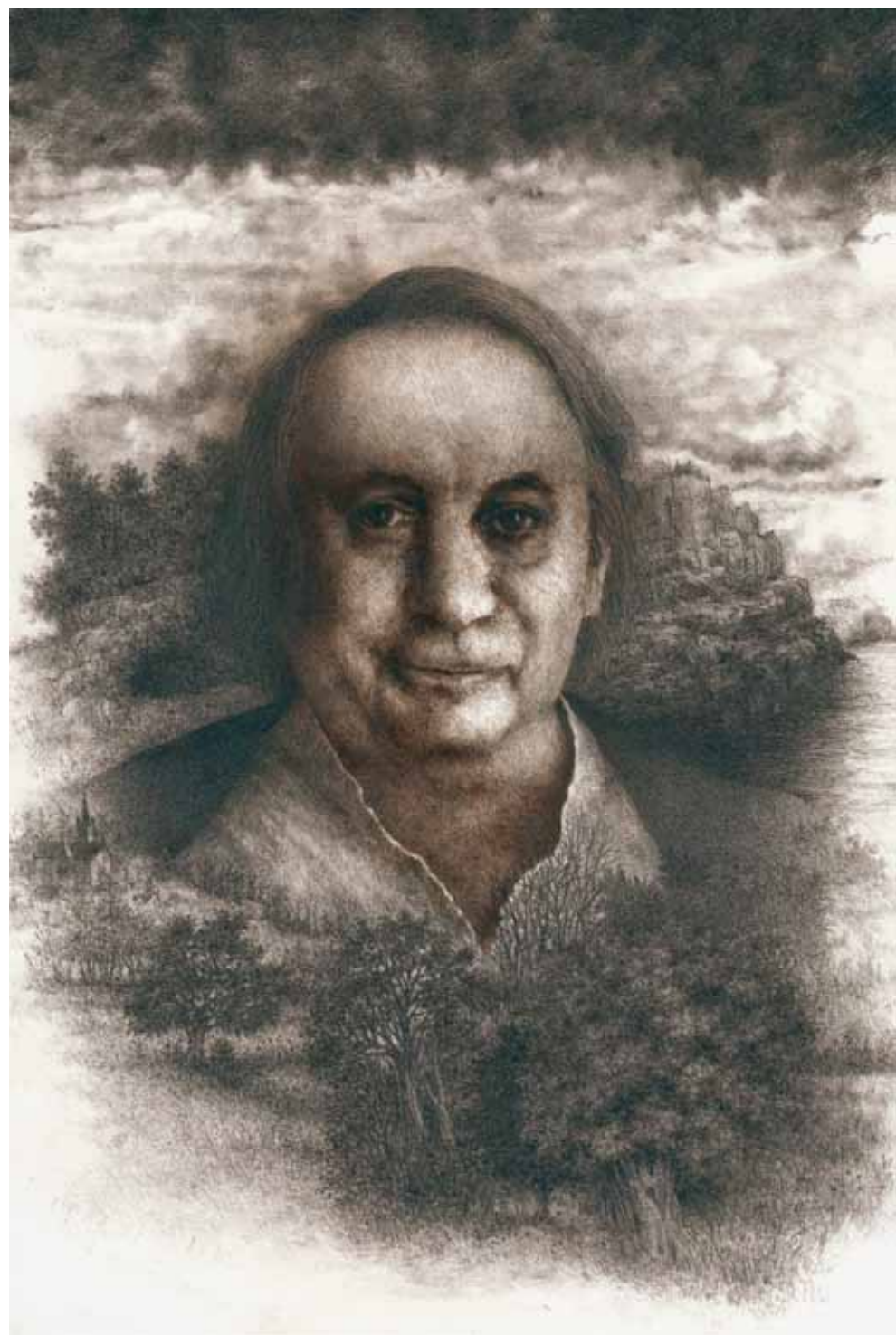
- une première campagne de restauration d'une semaine en juillet-août de cette année avec un groupe d'étudiants en art de Nantes ;
- la réédition du livre de Chomo ;
- une exposition, « Chomo et ses photographes », au château royal de Tours en décembre ;

- différents événements artistiques dans le Village de l'Art Préludien, préfigurant la « Seconde Vie » du site, qui pourrait devenir, d'une façon ou d'une autre, un lieu de rencontre pour des créateurs dans tous les domaines (art, science, philosophie etc.).

Pour des raisons pratiques, nous lancerons, de concert avec mon association Mycelium (www.mycelium-fr.com), une Fondation Chomo à l'automne prochain et ouvrirons un compte bancaire mais cela prendra quelques mois. Dans l'intervalle, pendant une période transitoire, nous utiliserons mon compte personnel si les donateurs veulent nous aider et participer au chantier de restauration d'une semaine en juillet-août.

2. D'ailleurs, j'ai également la fierté de vous informer que, deux jours avant d'être expédié à l'hôpital, Jo Farb Hernandez, le directeur de SPACES (www.spacesarchives.org/aptos ; Ca) m'a demandé de rejoindre leur conseil d'administration et on m'a dit que SPACES ferait bientôt partie de la Fondation Kohler (Wisconsin) www.kohlerfoundation.org.philipps, la plus grande organisation des États-Unis pour la préservation des environnements d'art populaire et *outsider*. Ce sera une perspective importante pour nos efforts ici, en France et en Europe, et nous aidera à bâtir un lien transatlantique plus fort entre les gens qui travaillent dans le même domaine, la même direction.

3. Pourriez-vous, s'il vous plaît, dire à Kitty que le saucisson qu'elle m'a donné était excellent et que j'ai été bien content de le trouver quand je suis rentré chez moi, après la bouffe dégueulasse de l'hôpital !!!



ALAIN GOLOMB

HOMMAGE À LAURENT DANCHIN

Lu en l'église Saint-Étienne-du-Mont à Paris,
le 17 janvier 2017

J'ai eu la chance pendant vingt-cinq ans d'être un ami de Laurent et je voudrais dire en quelques mots ce qu'il représente pour moi.

D'abord une énorme puissance de travail. Il n'arrêtait jamais de penser, de parler, d'écrire, de se lancer dans de nouveaux projets. Ah ! ses milliers de petites fiches de papier recyclé griffonnées au crayon Bic noir ! Sa main automatique transcrivait tout. Conversations téléphoniques. Pensées attrapées au vol. Au réveil. Aux feux rouges. Les mots *repos*, *vacances* ne faisaient pas partie de son vocabulaire. Ne parlons pas du mot *retraite*, qui le faisait bondir !

Ce n'est pas ici le lieu pour détailler sa bibliographie complète mais elle est impressionnante. Articles, conférences, entretiens, émissions de télévision, de radio, expositions, vidéos. Et des livres. Sur Artaud, Dubuffet, Chomo, l'art brut... Des livres qui comptent et vont rester.

Laurent a travaillé jusqu'au bout. À l'hôpital puis à la maison de soins palliatifs, il continuait d'une voix affaiblie mais avec une mémoire et une acuité intactes à poursuivre ses projets, à donner ses instructions comme un général alité entouré de son fidèle état-major.

J'aurais aimé avoir un prof comme lui et j'envie les quelques milliers d'élèves qui ont eu un pédagogue de cette envergure. Sa règle d'or : ne jamais s'ennuyer à son propre cours. Faire feu de tout bois. Surprendre. Pratiquer la digression. Sa parole était riche, rigoureuse et sensible, vivante, passionnante. Il clarifiait sans appauvrir. Il savait mêler la fulgurance et l'anecdote, la profondeur et les petites choses qui font si bien saisir les grandes.

Ce qui nourrissait cette parole, c'était sa prodigieuse curiosité. Pour les idées, pour les œuvres, mais surtout pour les gens. Il était toujours ouvert à la rencontre. Celle des artistes comme celle du premier venu. Le correspondant inconnu à qui il répondait longuement. L'épicier du coin, l'aide-soignante, le taxi kabyle avec lequel il philosophait joyeusement tout en allant à sa séance de chimio.

C'était un homme affamé d'humanité, un surdoué de l'amitié. « Ce beau mot d'amitié, disait-il, qui est la forme la plus désintéressée de l'amour et qui est ma seule religion. » Même débordé, même sur cinquante projets à la fois, il avait l'art de garder le contact, d'entretenir les liens, de fédérer les talents. Avec son grand ami Jean-Luc Giraud, il a créé Mycelium, ce réseau d'artistes invité, comme son nom l'indique, à champignonner gaiement. Pour changer de métaphore, Laurent a passé sa vie à construire des ponts. Relier, c'était sa religion.

Il ne gardait pas jalousement pour lui ses amis. Je lui dois de magnifiques rencontres. En un monde où chacun s'occupe à se vendre, Laurent se donnait. On n'en revenait pas de se trouver devant un être aussi désintéressé. D'où était-il tombé ? Il passait son temps à mettre en valeur le travail des autres. Il le reconnaissait lui-même, il n'avait aucun sens de la propriété. Il ne savait pas se faire payer. Il avait mieux à faire dans cette vie.

Normalien, agrégé, il a refusé la voie toute tracée de la carrière universitaire qui s'ouvrait à lui. Il a choisi d'enseigner dans un lycée de banlieue, à Nanterre. Il lui fallait sortir de l'entre-soi des centres-ville, des confort mortifères de *l'asphyxiante culture*, dont parle Dubuffet.

Cette respiration, ce ressourcement dans les friches et les marges a été la grande affaire de sa vie. Sa passion pour l'art brut, son fil directeur. Ces artistes autodidactes, marginaux, hors norme, il a consacré le plus clair de son temps à se battre pour les faire reconnaître à leur juste place. Il s'est fait le porte-parole des humiliés et des sans-voix. Il leur a offert son attention, son enthousiasme. Ses mots.

Et ils étaient violents, parfois, car c'était un homme de combat. Il a pourfendu l'art contemporain officiel, nihiliste chic, ludique et luxueux, pseudo-rebelle et subventionné, l'art institutionnel, ministériel, qui excluait les sans-grades et les hors-circuit. Oui, il était en colère, une saine, une sainte colère contre l'imposture, contre le silence injuste qui frappait des artistes inspirés, visionnaires, porteurs d'une puissance qui dérange et qui éclaire.

Certains penseront peut-être qu'emporté par l'amitié et l'admiration, je suis en train de célébrer ici le culte de saint Laurent. Non ! Même s'il y avait au fond de lui, pourquoi le cacher ?, une sincère aspiration à la sainteté, il n'avait pas le ridicule de se prendre pour un saint. Il se savait humain, trop humain. Pas toujours facile à vivre au quotidien, épuisant par sa surabondance, capable de rudesse et même tyrannique à l'occasion, plein de frustrations

et d'impatiences, anxieux et tourmenté, voire un peu parano sur les bords et souffrant toujours malgré les innombrables preuves d'affection qu'il recevait, d'un déficit de reconnaissance.

À partir d'avril 2015, j'ai découvert une autre dimension de Laurent : le courage.

Lui qui ne s'était jamais écouté, jamais reposé, lui qui n'avait jamais été malade (il ne se souvenait dans toute sa vie que d'une coqueluche à l'âge de 10 ans !), le voilà frappé d'une maladie terrifiante.

Il ne se laisse pas dévaster. Son opération, sa radiothérapie, ses chimiothérapies, les médecins humains et les monstres froids, tout lui est matière à réflexion. Il tire des leçons de tout.

Il me dit : « C'est la curiosité pour tout ce qui m'arrive, et qui m'est inconnu, qui me tient chaque fois que je dois affronter la médecine... J'ai une curiosité infinie à découvrir le monde des malades, moi qui ne l'ai jamais été, parce que c'est l'occasion de revisiter la vie sous un angle qui ne m'a jamais été familier. » Il ajoute : « Il n'y a que la vie qui compte, c'est pourquoi il faut parvenir à trouver de la vie même dans la mort. »

Avec une grande délicatesse, il épargne ses proches, minimise ce qui lui arrive.

Il ne s'apitoie pas sur son sort : « Dans le domaine de la souffrance, parfois infinie, il y a tellement pire autour de nous que j'aurais bien mauvaise grâce à me plaindre aujourd'hui. »

Il se lance dans un récit autobiographique. Pour la première fois de sa vie, il ose parler, enfin écrire sur lui-même.

De janvier à septembre 2016, nous enregistrons une centaine de petites vidéos de quelques minutes chacune où il répond à mes questions, où il reprend des thèmes qui lui sont chers.

Il se met à exprimer davantage ses sentiments. « Tu ne peux savoir, me dit-il, le plaisir que j'éprouve à dire aux gens que je les aime. » De Francine, sa femme, il écrit : « Elle est plus extraordinaire que moi, parce qu'elle supporte tout ce qu'il y a d'effrayant dans ce cauchemar rempli de bienfaits et de grâces, sans jamais montrer le moindre signe de défaillance. »

À des amis américains, il confie : « Je me sens plein d'une immense gratitude envers la Nature ou Dieu ou appelez cela comme vous voulez – Chomo disait “L'Invisible” ou “Les forces qui nous gouvernent” – de m'avoir embarqué dans cette violente tourmente avec assez de force intérieure pour pouvoir l'affronter. »

Il fait face à l'adversité avec un détachement, un humour extraordinaires. Il déclare à ses médecins : « C'est pas parce qu'on a une maladie mortelle qu'on doit faire une gueule d'enterrement. » Nous continuons à plaisanter comme autrefois. Comme toujours. N'hésitant pas à réécrire la Bible, je proclame : « Tu aimeras ton Danchin comme toi-même ! »

Chose incroyable, c'est lui qui me remonte le moral chaque fois que je lui téléphone ! J'en ressors revigoré alors que tant de gens qui n'ont que des bobos me plombent par leurs jérémiades.

Depuis l'enfance, Laurent est nourri des paraboles du Christ. Il a lu les textes bouddhistes, Krishnamurti. Il est revenu aux auteurs de l'Antiquité, Marc Aurèle en particulier. Il a toujours cherché dans ses lectures des phrases qui font du bien. Mais il n'en reste pas aux phrases.

Dans ses dernières semaines, il tient à renouer avec ceux avec qui il était en froid, à nettoyer ses toiles d'araignée, comme il dit.

Dans nos dernières conversations, il me confie : « Comment, quand on est un artiste, créer sans être ouvert aux forces qui nous

gouvernent, qui sont en nous et nous élèvent et nous irriguent comme la sève d'un arbre ? »

Il est serein : « Si on me dit, ton heure est venue, je dis d'accord, je suis prêt, ma valise est prête... La mort, c'est passer du connu à l'inconnu. Et moi, l'inconnu ça me passionne. »

Voilà l'homme que nous enterrons aujourd'hui.

L'homme qui concluait ainsi le communiqué écrit à ses amis juste après son opération : « Merci à tous de votre amitié. Ne cultivez pas la tristesse et portez-vous bien. Vivez en paix. »

MYCELIUM

88, quai de la Fosse - 44100 Nantes

Mycelium@rocketmail.com
www.Mycelium-fr.com

en couverture :

Jean-Luc Giraud, *La Promenade au bord de la rivière*

ISBN : 978-2-35532-290-7

Achévé d'imprimer pour le compte des éditions Lelivredart en décembre 2017